

Jacques Henry

enfant par hasard



CAUX EDITION



Le premier de ces deux points est de nature
à rendre manifeste que le fait de
avoir pu être ainsi traité n'est pas
digne de respect et de dignité.

15

Enfant par hasard

1975 - 1976
1977 - 1978
1979 - 1980

Je remercie Charles Piguet dont l'aide précieuse m'a permis de formuler mon histoire. Sans ses compétences, je n'aurais pas pu écrire moi-même mon récit. Il contiendrait tant d'expressions et de mots vaudois que des Français auraient eu bien de la peine à me comprendre.

J.H.

Jacques Henry

Enfant par hasard



Caux Edition

Ma maman m'a mis au monde le 9 octobre 1925. Elle s'appelait Yolande Grossen. Sa famille était originaire de l'Oberland bernois, mais son grand-père avait quitté le village de Kandersteg, point culminant de cette haute vallée en cul-de-sac. C'était avant l'ouverture de la ligne de chemin de fer du Lötschberg qui relie aujourd'hui Berne à Brigue. Il vint s'installer avec femme et enfants à Fleurier, dans le val de Travers, canton de Neuchâtel.

Mon grand-père était alors tout petit garçon et il avait vu les soldats du général Bourbaki qui arrivaient par milliers à la frontière des Verrières après la débâcle de l'hiver 1870-71. Ils descendaient le vallon avec leurs chevaux amaigris qu'ils liquidaient pour deux francs pièce. Mon grand-père me racontait que son père en avait acheté deux et qu'ils avaient rendu par la suite de bien grands services.

Vers 1935, quand je me rendais à Fleurier chez mon oncle et ma tante pour d'inoubliables vacances, on me montrait sur la place des Fêtes de Longereuse de vieux arbres dont l'écorce avait été rongée par les chevaux de Bourbaki.

Mon grand-père habitait tout près. J'allais le voir dans son atelier de sellerie. Il avait été parmi les derniers postillons qui conduisaient la diligence entre les Verrières et la Brévine, notre Sibérie suisse, où le thermomètre descend jusqu'à moins 31 degrés.

Petit homme énergique, plutôt autoritaire, Georges Grossen faisait son travail d'une façon consciencieuse. Cela excitait des jalousies. Un jour qu'il perdit une des roues de sa diligence, il soupçonna que quelqu'un lui avait desserré un écrou. On racontait aussi dans la famille qu'un matin, au moment de reprendre sa diligence dans la remise, il y avait trouvé deux enfants qui se plaignaient du froid et demandaient si on était bientôt arrivé à destination. Le grand-père était sûr d'avoir déchargé tous ses passagers le soir précédent. Qui avait mis ces enfants là? Personne savait. Toujours est-il qu'il préféra changer de profession.

Comme il adorait les chevaux, il devint sellier-tapissier. Il alla à Paris pour parfaire sa formation et ouvrit un atelier à Fleurier, place des Armes numéro 7.

Il avait la réputation d'être plus cher que les autres, mais ses coutures ne lâchaient jamais. Il avait aussi inventé une forme en bois réglable qui permettait de reporter sur son mannequin les mensurations exactes de l'encolure. Il semble qu'aucun cheval n'ait été blessé pendant toute sa carrière. Son modèle réglable est actuellement exposé au musée de Môtier.

A passé soixante ans, ayant casé ses enfants, il décida de prendre une sorte de retraite. Avec sa femme, il devint propriétaire d'une épicerie-primeurs, avec dépôt de pain et mercerie, dans un quartier de Lausanne.

Ma maman était le numéro treize de leurs seize enfants. Toute une tribu. Elle était vendeuse à la Coop de Fleurier, magasin d'alimentation.

Comme toujours, le Georges Grossen décidait pour tout le monde:

- Toi, Yolande, tu viens à Lausanne avec nous pour aider, dit-il à ma maman.

Réquisitionnée. Elle avait pourtant vingt-cinq ans. Le soir du 9 octobre 1925, elle eut soudainement des contractions. Cinq heures plus tard, je naissais.

Le lendemain, sœur Rose, la sage-femme de la maternité, lui demanda :

– N'avez-vous pas honte, Mademoiselle, de mettre au monde un enfant dans votre condition de fille-mère ?

Du tac au tac, Maman lui répondit :

– Je préfère la honte au remords. Et cela ne regarde que moi.

Elle avait connu mon père à la Fête du Bois.

– Vous dansez, Mamaselle ?

Simple phrase, toute une vie.

Mon père était plutôt petit, mais bien bâti, avec une musculature hors du commun. Il est même devenu champion romand de boxe et de lutte gréco-romaine dans la catégorie amateur.

Il est né en 1900 au Moulin creux, où son père tenait le lazaret communal. On y mettait les gens atteints de maladies contagieuses. En 1918, ceux qui avaient attrapé la grippe espagnole furent transportés dans cet endroit qui était devenu un mouiroir. A 18 ans, mon père aidait dans ce lazaret-ferme. Il suivit aussi une formation pour devenir infirmier. Je ne sais pas s'il a jamais obtenu de certificat mais, pendant un certain temps, il travailla dans la salle d'opérations de l'hôpital cantonal où il passait les instruments au célèbre professeur César Roux.

Mes parents se sont plu. Mais après quelque temps de fréquentation, Maman s'est rendu compte qu'elle ne serait pas à la hauteur de ce qu'il attendait d'elle. Elle se sentait trop faible pour s'occuper de la ferme du lazaret. Elle décida de rompre. Entre temps, des quelques relations qu'ils avaient eues, j'avais été conçu.

Je suspecte que quand elle lui annonça que j'étais en route, mon père s'est dit : « Tu ne l'as pas mal volé. » Il ne pouvait pas supporter qu'une femme lui tienne tête. En la quittant, il lui lança :

– Tu verras. Tu seras obligée de penser à moi toute ta vie.

Le médecin avait dit à Maman qu'elle était enceinte. Voyant qu'elle était décidée à garder le bébé, il lui proposa de lui prescrire une absence prolongée en France :

– Vous pourrez y accoucher en toute quiétude et y laisser l'enfant. Je m'arrangerai à le faire adopter. Evidemment, il ne sera pas question de le récupérer un jour.

Dans sa famille, on le lui fit sentir :

– Tu n'avais pas besoin de te donner. Au fond, tu as agi comme une pute.

Ses parents ont cependant accepté sa décision de me mettre au monde et de prendre la responsabilité de m'élever. Mais ils lui ont dit :

– Tu peux le garder, mais ce ne sera pas chez nous. Nous ne voulons pas recommencer à pouponner. On a besoin de toi pour le magasin. Place-le.

Maman a trouvé un ménage d'instituteurs à la campagne, aux Monts-de-Grandvaux. En une fois, elle a versé ma pension jusqu'à l'âge de seize ans. Cela représentait les trois quarts de ses économies. Mais elle prévoyait ainsi que, pendant toute mon enfance, j'aurais un papi et une mami alors qu'elle gardait la possibilité de me suivre et de voir dans quelle direction mes goûts et mes capacités se manifesteraient.

Les premières années de ma vie, j'ai été un enfant gâté, comblé, un vrai gâtion. Je connaissais tous les enfants qui venaient à l'école. L'appartement de l'instituteur était au premier étage et je n'avais qu'à descendre les escaliers pour entrer en classe. J'allais vers les grandes filles :

– Tu me dessines un canard ?

Et je repartais tout content avec un chef-d'œuvre.

Le mardi après-midi, les filles étaient à la couture. Pendant ce temps, les garçons faisaient des choses qui m'intriguaient. Le régent mettait du vin rouge dans un cône en papier et cela ressortait comme l'eau de la fontaine.

Un jour, l'instituteur fit chauffer un liquide dans une carafe. Ce que cela devait donner, je ne l'ai jamais su car la solution a explosé. Une vitre de l'école est partie en éclats. Personne n'a été blessé, heureusement.

Tout cela était passionnant et vous pouvez imaginer que, même par beau temps, j'étais à l'école tous les mardis après-midi.

A huit cents mètres du collège, il y avait la ferme du Plan-des-Chênes. J'y passais autant de temps qu'au collège.

Trois générations y vivaient ensemble.

Le pépé était charron. J'avais de la peine à comprendre comment une roue de char bien ronde pourrait sortir des trous serrés qu'il creusait dans une pièce de bois avec son ciseau. Celle-ci devenait le moyeu de la roue auquel il fixait une étoile de rayons. Pour le ferrage, il me prenait avec lui chez le maréchal. C'était vraiment une bonne leçon de choses.

Une fois, il m'a fabriqué une hélice qu'il cloua sur une perche. Elle dépassait le pommier d'au moins deux mètres. Un fort coup de vent cassa une des pales et l'autre pendait comme une aiguille de pendule qui marque six heures. Alors ce brave homme, me voyant désolé, laissa son travail de côté pour me faire une autre hélice. Elle tournait tellement vite que, malgré le bruit du vent, on aurait dit qu'on entendait un moteur.

La mémé faisait des soupes aux légumes qui sentaient bon jusque dans la cour. Je me précipitais vers elle en disant :

– Si ch'te charrie un peu de bois dans ta caiche, tu me donneras de la choupe?

Le panier à anse était un peu grand pour mes quatre ans et il traînait parfois sur le sol. Mais ma *choupe*, je l'avais. A six ans, mes transports étaient déjà devenus plus utiles.

L'oncle Robert s'occupait de la ferme. Sa femme s'appelait

tante Elise. Elle était la belle-fille de la mémé. Je lui en ai posé des pourquoi et des comment.

C'était la période de planter les pommes de terre. La charrue ouvrait le sillon. Seuls les adultes et les grands pouvaient planter parce que leurs pieds étaient assez longs. Ils appuyaient le talon contre la dernière pomme de terre posée au fond du sillon et en déposaient une autre au bout de leur soulier. Une fois la ligne remplie, la charrue repassait et recouvrait le tout.

– Eh toi, Jacky, me disait tante Elise, tu vas me chercher des plantons avec ton petit panier. Cela me fera un bout de ligne.

Elle répondait à toutes mes questions :

– Non, ces pommes de terre ne vont pas mourir ou pourrir sous terre. Elles vont donner d'autres pommes de terre, des grosses et des petites.

Quelque temps plus tard, tante Elise m'emmenait au champ. Les jeunes feuilles sortaient de la terre. Comme de petites oreilles. Elles étaient donc bien vivantes.

Vers le temps des foins, elle me prenait avec elle :

– J'ai une surprise pour toi.

Elle portait le fossoir, moi le panier. Avec son outil, elle découvrait un bout de ligne et une nuée de pommes de terre apparaissaient dans leur robe claire. C'est par cette autre leçon de choses, très vive dans mes souvenirs, que j'ai compris pour la toute première fois comment on fait pour se nourrir, même en hiver. Cycle des saisons, cycle de la vie. Tante Elise me montrait la pomme de terre toute flétrie qui avait donné naissance à la plante et elle me disait :

– Tu vois, c'est peut-être une de celles que tu m'as apportées.

Emma était la fille de la tante Elise. J'en ai fait des voyages gratuits avec le petit char à ridelles. Elle était comme un brave cheval, tirant ce char des centaines de fois.

André, son frère, me prenait avec lui pour aller cueillir les morilles, pour observer les petits renards s'amusant à l'entrée du terrier ou suivre l'évolution des œufs de grenouilles à l'étang de Jordillon.

Il faut que j'arrête avec tous mes souvenirs de cette ferme, sinon on croira que ce sont ces paysans qui m'avaient pris en pension!

J'avais cinq ans lorsque Papi attrapa un petit bouton sur la lèvre. Le médecin lui proposa de l'enlever. Il n'a pas voulu. C'était cancéreux. Le mal a vite progressé. Je me rappelle les bouillies qu'on lui enfilait par un entonnoir directement dans l'œsophage, depuis la gorge.

Après une année, il mourut. A six ans, j'eus ainsi mon premier contact avec la mort. Ce qui me frappa, c'est l'immobilité de cet homme qui avait été si vif et si joyeux.

Avant d'être enfoui sous la terre, il l'a été sous les fleurs reçues de partout. Il y en avait dans l'appartement, les escaliers, l'école et jusque dans la cave.

Ce décès allait changer du tout au tout mon mode de vie. Dès ce moment-là, les choses allèrent de travers pour cette famille et pour moi.

Nous avons déménagé à Grandvaux.

Puisque j'étais riche de deux mamans, j'appelais la femme de l'instituteur Mami. Comme son mari était décédé jeune, elle touchait une retraite de seulement 113 francs par mois. Avec la sécurité d'un salaire fixe, la plupart de ce qu'elle possédait avait été acheté à crédit. Tout a été repris.

Nous étions quatre en famille. Il y avait le fils de Papi et Mami et un autre enfant pris en pension. De trois repas par jour, on a passé à deux, parfois un seul, et pas assez de bois pour se chauffer. A l'âge de huit ans, je suis tombé tuberculeux pulmonaire, avec rechute. Faute d'argent, on n'a pas pu me mettre à Leysin, la station de montagne où l'on soignait la tuberculose à cette époque.

Au bout d'un certain temps, Mami se mit à recevoir à la maison un personnage connu de la région, un magistrat. J'avais remarqué que le matin, à la même heure, elle se mettait derrière la fenêtre et regardait dehors.

Il ne me fallut pas longtemps pour voir qu'un Monsieur distingué qui descendait au village lui faisait un signe avec son mouchoir. Discrètement, il le sortait de sa poche et l'agitait derrière son dos avant de se moucher. Mami ne manquait jamais son passage.

De temps en temps, elle nous disait :

– Ce soir il y aura un Monsieur qui viendra souper, mais il vaut mieux que vous ne soyez pas là.

Et elle ajoutait autoritairement :

– Vous resterez dans votre chambre.

Elle nous faisait manger une soupe à l'avance et moi je me consolais en pensant qu'elle avait préparé un bon repas pour le Monsieur et que nous aurions les restes le lendemain.

Mami ne se doutait pas que depuis ma chambre, en montant sur une table de nuit, je guignais ce qui se passait dans la chambre à coucher. J'avais repéré un espace entre la paroi et le tuyau du poêle qui passait d'une chambre à l'autre. Je n'insisterai pas sur ce que je voyais.

Pendant ma longue maladie, personne ne m'a fait faire mes leçons. A l'école, mes camarades avaient appris les verbes avoir et être. Une fois de retour parmi eux, j'ai joyeusement tout mélangé. J'étais grondé, ridiculisé, frappé et comme cela se répétait presque chaque jour, cela faisait mal. Un de mes régents utilisait sa règle pour me taper sur le bout des doigts. Je la lui ai arrachée des mains et cassée en deux sur le bord du banc. J'avais pris le corps enseignant en grippe. Mais si, par un grand hasard, je me trouvais n'être que l'avant-dernier de la classe, je me disais que j'avais quand même fait un petit progrès.

Nous avons redéménagé. De Grandvaux, nous sommes allés à Lutry et c'est là que Mami a rencontré un homme à peu près de son âge. Il avait quelques milliers de francs dont elle avait désespérément besoin. Lui se sentait seul. Il cherchait une compagne. Assez vite, ils ont décidé de vivre ensemble sans se marier. Ils ont tout investi dans un café tea-room en plein vignoble. Mais c'était voué à l'échec.

Au début, chacun d'eux essayait de ne montrer que ses bons côtés. Mais cela ne dura pas. Au restaurant, on ne servait pas d'alcool, sauf à l'office et à la cuisine. Lui se mit à boire de plus en plus. Il avait le vin méchant.

Chacun accusait l'autre de ne pas donner son maximum et d'être la raison du manque de clients.

Et moi dans tout ça? Il devint méprisant à mon égard: je n'étais même pas le fils de cette femme. Combien de fois n'ai-je pas entendu:

– Fils de pute, bâtard, bon à rien.

Puis il a été un peu plus loin. Une nuit, à 2 heures, il m'a pris de mon lit tout endormi et hop! en bas les escaliers. Il en voulait donc à ma vie. Arrivé à hauteur du rez, un étage plus bas, j'étais bien réveillé, heureusement sans m'être rien cassé.

Dès ce jour-là, quand il avait ses séries, j'appris à coucher dehors. Mami me donnait à manger en cachette. Quelquefois, elle me préparait une assiette qu'elle mettait sous un couvercle dans le poulailler. J'y venais la nuit pour ne pas être vu mais il arrivait que ces diables de poules avaient retourné l'assiette. On imagine ce qui me restait.

Heureusement, j'étais un bon pêcheur à la ligne. Souvent j'attrapais des perchettes et je les faisais frire sur de la braise au bord du lac.

J'appris aussi à voler. Seul d'abord parce que j'avais faim, puis en bande.

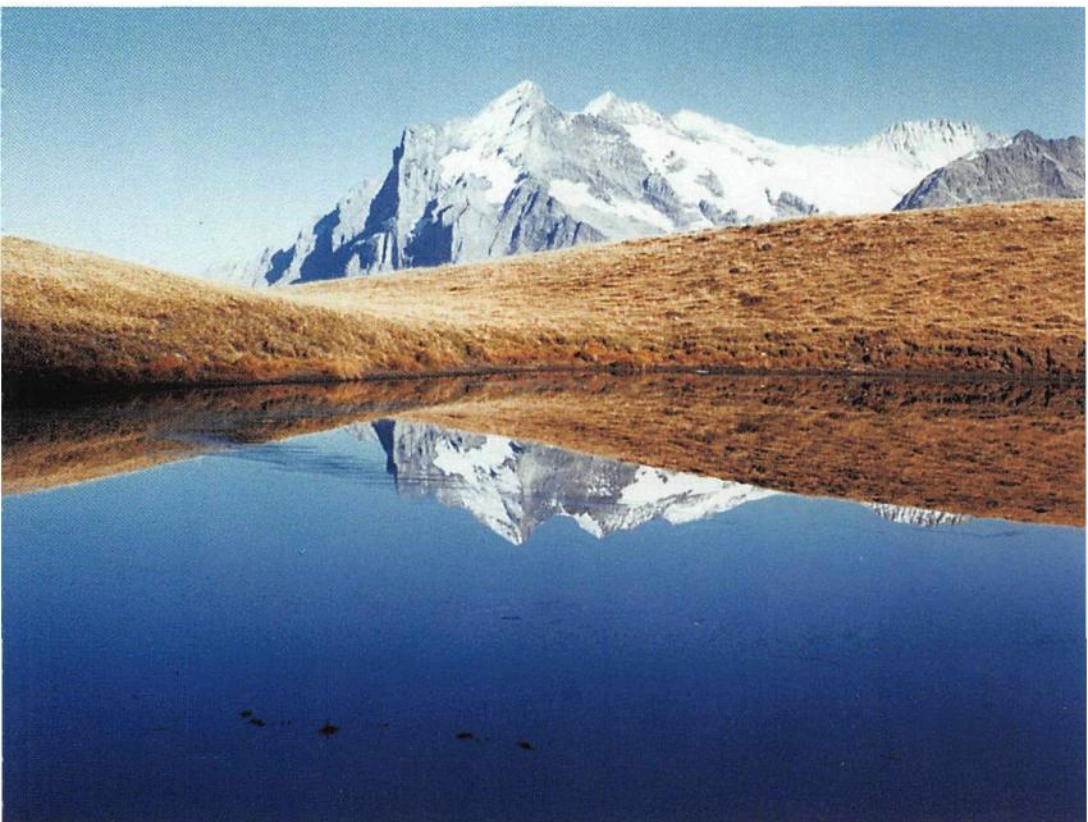
Pendant cette vie vagabonde, je ne passais pas beaucoup de temps à étudier mais j'en retirai une leçon. Depuis cette

époque-là, par respect pour ce que la vie me donne, je crois que je n'ai jamais jeté le plus petit morceau de pain. Je l'ai toujours mangé. Encore aujourd'hui, même le pain d'une semaine je le trempe mais ne le jette pas.

Mami et son ami en venaient parfois aux mains. Au milieu d'une nuit, je fus réveillé par du bruit. J'entendis qu'ils se battaient dans la cuisine sans dire un mot. Je suis vite descendu. Quand j'ai ouvert brusquement la porte, ils ne m'ont même pas remarqué. Il tenait le grand couteau à couper la viande à quelques centimètres de la gorge de Mami. Elle avait le souffle court et retenait son poignet des deux mains. Son visage était rouge à cause de l'effort, et de l'émotion, je suppose.

Le sachant chatouilleux, je suis arrivé par derrière et je lui ai touché les côtes. Il a sursauté et s'est retourné et essayant de m'atteindre avec le couteau. Je vois encore la brillance de la lame tout près de moi. Je me suis jeté sous la table pour passer du même côté que Mami. Je me suis heurté à un tabouret que j'ai dû pousser pour pouvoir ressortir. Mais du coup, j'avais un objet à lui lancer en pleine figure. Ce tabouret doit nous avoir sauvé la vie car mon geste l'a arrêté dans sa course.

Mami et moi avons eu juste le temps de sortir par la porte du café. La nuit était notre alliée puisque nous pouvions nous fondre en elle. Nous nous sommes collés contre un mur en retenant notre souffle.



Les taches noires au bas de ce cliché ne sont pas un défaut. Dans ce lac de montagne où s'accumule l'eau de pluie, de grandes algues affleurent la surface. Quand le vent ne l'agite pas, les algues descendent et l'eau devient miroir. Elle reflète alors ce qui l'entoure, un coin de ciel, un pan de montagne, l'herbe jaunie par les premières gelées. Malgré ce qui traîne au fond de notre étang, Dieu nous offre la paix intérieure afin que nous réfléchissions un coin de son ciel.

Maman

Ma maman s'est toujours occupée de moi. Bien avant que je sache parler, j'ai éprouvé très fortement sa présence tranquille. Je l'ai toujours sentie comme près de moi.

La convention qui avait été signée entre elle et mes parents gardiens prévoyait une visite une fois par mois. Cependant, au début, la porte du collège restait souvent fermée. Mami craignait l'influence que Maman aurait inévitablement sur moi. Je crois qu'au fond elle était jalouse. Pour elle, j'étais arrivé par accident et elle continuait à appeler Maman *Mademoiselle*, ce qui était une manière de lui faire sentir qu'elle seule était responsable de m'éduquer. Maman a persévéré dans son droit de visite. Devant son insistance, l'instituteur a cédé.

J'avais déjà huit mois quand elle a été autorisée par l'instituteur et sa femme à me rendre sa première visite. Je la voyais donc pour la première fois. Elle m'a pris sur ses genoux et j'étais heureux. Je faisais des ra, ra, ra, en m'amusant avec son collier. Mami s'est étonnée :

– Comment se fait-il qu'il reste sur vos genoux? Quand je le prends sur les miens, au bout d'un moment, il pleure.

Depuis lors, Maman est venue me voir régulièrement même si, parfois, personne ne répondait à son coup de sonnette. L'instituteur ne rentrait de promenade qu'à 17 heures et il avait *oublié* que c'était le jour de la visite de ma maman.

Heureusement, il y avait la ferme du Plan-des-Chênes où elle était chaleureusement accueillie et où elle pouvait attendre. De là, elle se rendait de temps en temps au collège pour voir s'il y avait quelqu'un. Une fois, la tante Elise a été franche :

– Maman Yolande, voulez-vous me dire comment cela s'est passé? Quel est le contenu de la convention entre les G. et vous?

Après l'explication des faits, elle a ajouté :

– C'est différent de ce qu'on m'a raconté. Je vous admire de vouloir vous occuper de votre enfant. Les G. et nous sommes des amis. Mais sachez que si vous aviez besoin de faire un recours devant une instance quelconque, je viendrais témoigner pour vous.

Maman m'a dit plus tard que la tante Elise avait été la première personne qui l'avait comprise.

Je grandissais. Elle était là pour m'écouter, commenter, compléter mes observations. Elle connaissait beaucoup de chants d'enfants. Souvent, je lui demandais de me chanter *Jean p'tit Jean et le gros morceau de lard*.

Grâce à Maman, j'ai eu la chance chaque année, entre cinq et onze ans, de passer de merveilleuses vacances d'été chez sa sœur à Fleurier. Une fois plus grand, je me rendais moi-même chez mes grands-parents à Lausanne où j'étais heureux de la rencontrer même si ce n'était que pour quelques heures.

J'avais dix ans quand Mami et son ami ont repris la gérance du café tea-room. A part la boisson, Albert avait aussi un penchant pour l'homosexualité. Il chercha à m'y entraîner. Il décida qu'il me ferait prendre mon bain. Comme je n'avais pas de père, il lui était facile de me dire qu'il voulait le remplacer et qu'il y avait des choses qui ne se disaient qu'entre hommes. A un certain âge, un garçon devait savoir comment fonctionne l'anatomie masculine, mais il me faisait

promettre de n'en parler à personne. C'est comme cela que, peu à peu, il se mit à jouer régulièrement avec moi. Il venait le soir m'exciter dans mon lit et s'excitait lui-même. Un effet que cela eut sur moi, c'est que, pendant cette tranche de vie qui s'éveillait, Maman me devint comme étrangère. Je n'osais pas lui dire ce qui se passait ni que quand il avait bu, Albert me tabassait. Auparavant, je n'avais aucune retenue et lui racontais tout mais, à onze ans, je me mis à avoir de la pudeur envers elle. Il y avait des choses intimes dont je n'osais plus parler. J'aurais bien voulu pouvoir les dire mais je renvoyais toujours au lendemain.

De son côté, Maman se posait des questions. Elle se demandait par exemple pourquoi, depuis qu'il y avait cet Albert, son fils était propre quand il venait alors que ce n'était pas le cas auparavant. « Si je questionne Jacky, se disait-elle pourtant, et qu'à son tour il en parle innocemment avec Albert, cet homme risque de se venger sur lui. » Pendant des mois elle attendit une occasion.

Une nouvelle fois, j'ai dû me sauver en catastrophe de Lutry pour éviter une scène d'ivrognerie. Cinq kilomètres de marche et j'étais chez mes grands-parents. Le même soir, sans le vouloir, j'ai donné l'occasion à Maman d'agir. Je me croyais seul dans la salle de bains et je raisonnais à mi-voix : « Et si j'allais chez le gendarme, qu'est-ce qui se passerait ? Il sait également que je vole puisque plusieurs fois il m'a couru après quand j'avais maraudé dans les vignes... »

Je n'avais pas remarqué Maman qui arrivait sur le pas de la porte. Il y avait une telle intensité dans son regard qu'il me sembla que ses beaux yeux bruns étaient devenus noirs. Elle m'a simplement demandé :

– Il vient t'embêter la nuit ? Il te touche là ?, en me montrant son bas-ventre.

J'ai acquiescé.

– Bon. Ça me suffit.

Elle a porté plainte le soir même. Le lendemain matin, jour

de mes douze ans, le gendarme est venu me chercher pour qu'on aille parler au poste. Il a été très sympa, très paternel. Comme je m'imaginai un père. J'étais prêt à tout lui raconter mais, très vite, il a interrompu ses questions et m'a dit :

– C'est bon comme ça, on va t'aider.

A peine une heure plus tard, il entra au café pour emmener Albert en prison. Au milieu de la semaine, le gendarme est venu me chercher à l'école pour me conduire dans la salle du tribunal. Maman était aussi dans le parloir mais on ne m'a pas donné la chance de l'approcher. Le juge m'avait l'air tellement plein de lui-même, froid, que je n'ai presque rien dit. Albert en a eu pour huit jours au Bois-Mermet. Je crois que si j'avais dit toute la vérité, il aurait écopé davantage.

A son retour de prison, une froideur s'était installée entre Albert et moi. On ne se parlait presque plus. Bien sûr, du côté physique, plus d'attouchements mais je me tenais sur le qui-vive et je vivais de plus en plus dehors.

Entre temps, mes parents nourriciers ayant perdu leur réputation décidèrent de renoncer à leur tea-room à Lutry pour prendre un grand appartement à Lausanne. Ils savaient bien cuisiner et se mirent à recevoir des pensionnaires pour les repas. Albert continuait à boire. L'ennui pour moi c'est qu'il existait un règlement de police interdisant aux mineurs de se promener seuls après 21 heures. Je devais me faufiler, être aux aguets, pour aller rejoindre une de mes cachettes et y passer la nuit.

Le Flon était un quartier où des milliers de wagons CFF arrivaient pour être déchargés de leurs marchandises dans les nombreux entrepôts. A ce jour, on peut encore admirer la maison cossue de la douane. Il y avait aussi des primeurs en gros d'où les camions partaient pour toute la Suisse romande. Pour surveiller ces bâtiments, l'agent de «Securitas» faisait ses rondes. Il entra dans le bâtiment par la porte principale, à l'opposé des quais de déchargement. Par-des-

sous ces quais, j'avais mes cachettes pour dormir. Il n'y avait que le miaulement des matous et le roucoulement des pigeons pour me déranger.

Pour me nourrir, il y avait les balayures du marché et les poubelles. Dans celles des grands hôtels, je trouvais largement de quoi manger. Heureusement il y avait aussi les cuisines scolaires. On payait vingt centimes pour recevoir une grosse assiette de soupe aux légumes additionnée de gruau d'orge ou d'avoine. Je crois bien me rappeler qu'on avait droit à un supplément et à un fruit comme dessert. J'étais un bon client de ce genre de restaurant. Comme c'était agréable d'être assis et d'avoir chaud...

Tous les mercredis, des enfants de mon âge, volontaires, tiraient le tombereau muni de l'affiche *cuisines scolaires* et d'une clochette. Ils traversaient les rues où se tenait le marché. Au passage, les maraîchers jetaient dans le tombereau des poireaux, des pommes de terre et des fruits. J'ai souvent participé et je criais avec détermination car, nom d'une pipe, il s'agissait de nous nourrir.

Ce n'était pas une vie, pas marrant du tout. Comment me sortir de là?

Ma mami avait une sœur qui faisait les marchés. Elles se voyaient très rarement. Je l'ai cherchée et finalement repérée grâce à son nom qui était écrit sur un petit écriteau parmi ses légumes. Je l'ai observée pendant plusieurs samedis. Elle arrivait par le train-tram du Jorat à 7 h 43 à la gare du Tunnel, une hotte sur le dos, une corbeille aguillée par-dessus, et à chaque bras un gros panier. Elle marchait environ dix minutes pour rejoindre sa place au marché de la Louve. Vers 12 h 15, elle remportait le non-vendu. Elle s'arrêtait en route pour faire ses achats d'épicerie et reprenait son tram pour Moudon.

Un jour, je me hasarde:

– J'peux vous aider à porter?

Elle observe ma stature maigrichonne, mais tout de même un peu musclée.

– T'as l'air bien gringalet, mais essayons.

En montant dans le train, elle me fait :

– T'es plus costaud que ce que je pensais. Samedi prochain, pourrais-tu venir m'attendre au train ?

– Oh, bien sûr.

Mais il fallait que j'obtienne l'autorisation d'arriver à l'école cinq ou dix minutes après les autres. Vu mes performances scolaires, l'instituteur hésitait. Alors je lui ai dit :

– Si vous ne me donnez pas l'autorisation, je le ferai quand même.

C'est ainsi que cela a commencé. La mémé Elisa me donnait cinquante centimes par samedi. En ce temps-là, on payait le kilo de pain trente-cinq centimes et pour vingt centimes, je pouvais aller à la cuisine scolaire.

Pour la première fois, j'avais une patronne. Un jour, elle me donna six œufs pour sa sœur, ma mami. J'étais fier d'être le commissionnaire d'une marchandise si précieuse et aussi d'être porteur des bonnes salutations de la mémé Elise à qui elle ne parlait plus depuis des années.

Une année plus tard, quand j'ai eu treize ans et demi, j'ai posé à la mémé Elisa une autre question importante :

– Est-ce que vous auriez besoin d'un garçon de ferme ?

Le jour de Pâques 1939, je me suis présenté à la ferme et j'ai rencontré Paul, le beau-fils de la mémé. Il paraît que j'ai voulu traire et que j'ai sorti deux litres et demi, ce qui a impressionné Paul.

– On veut bien essayer, me dit-il. Tu peux commencer demain.

J'ai ressenti cette nouvelle comme une grande libération. J'étais fier d'avoir pu trouver une issue à ma situation. Comme un clédard qu'on ouvre sur de vastes territoires de campagne.

Il fallait que je prévienne Mami et Albert que j'allais les quitter. Je savais que Albert était dans une de ses mauvaises séries. Quand je me suis présenté à la pension, pour être sûr de l'avoir en face de moi et non derrière, j'ai sonné. Quand j'ai vu la lumière s'allumer au corridor, je suis entré. Cela sentait fort la fumée des cigares Rio Grande : il était là.

Le corridor avait six mètres avant d'atteindre chambres et cuisine. Quand il m'a vu, il a tendu son bras et son index dans ma direction et m'a crié, dédaigneux :

– Espèce de bâtard, sors d'ici sinon je te tue.

Comme il avançait toujours, menaçant, je lui ai dit :

– Arrête. J'ai quelque chose à te dire.

Il avançait toujours. J'ai pris un œuf et je le lui ai lancé en plein visage. Ça l'a arrêté net.

C'était assez cocasse de voir le jaune d'œuf qui dégoulinait lentement de son nez et de son menton.

– J'ai trouvé un travail. Je commence demain. Je viens chercher mes affaires.

Vexé, il a rétorqué :

– Tu es mineur. Nous sommes responsables de toi. Tu n'as pas le droit de décider pour toi-même.

– Tu dis que tu es responsable et en même temps, tu as essayé de me blesser et même de me tuer. J'aime mieux devoir travailler et être en sécurité pour ma vie.

Il m'a laissé entrer. Mes affaires ont été vite emballées. Tout ce que je possédais tenait dans un grand mouchoir. Ce que je portais sur moi était troué.

Mami est arrivée peu après cette scène. Elle pleurait de me voir partir mais elle était soulagée de la solution trouvée. J'ai reçu l'argent pour monter à Epalinges en tram.

Ma maman était contente que je quitte ce milieu où je n'étais plus heureux. Elle me trouvait encore bien jeune pour aider dans une ferme. Mais, comme enfant, elle m'avait observé au Plan-des-Chênes. Cela lui donnait confiance que je m'intégrerais dans ce milieu campagnard.

Je travaille

Epalinges. J'y suis arrivé garçon. J'ai rapidement passé à jeune homme et à l'homme.

Il y eut d'abord l'accueil dans une famille de paysans. Je m'y sentais à l'aise. Pendant les heures de travail, on ne parlait pas. C'était perdre son temps. Mais autour de la table de la cuisine, je pouvais échanger mes idées, prendre part aux conversations.

Je me rappelle très bien ma première nuit. Pouvoir dormir en sécurité, quel luxe. Pas besoin de me faire du souci en cherchant à interpréter chaque bruit. La table était généreuse et très bonne. Je pouvais dorénavant manger jusqu'à n'avoir plus faim et cela tous les jours. C'était un changement total. Et le chaud-lait, le lait qu'on vient de traire, qu'il était bon. Puisqu'on engraisait ainsi les veaux à cette époque, cela devait être bon pour moi et me donner des forces. Mon patron était un homme fort. Un jour qu'il avait chargé un sac de 50 kg de ciment sur son épaule et pris un autre sous un bras, il me cria :

– Donne-me voir un sac sous l'autre bras.

Et il est parti avec ce chargement de 150 kilos.

Il m'a appris à travailler vite et bien, sans perdre de temps entre les divers travaux. Cela est très important, surtout à la campagne où les tâches et les mouvements sont si différents les uns des autres.

J'allais à l'école des grands. En été, de 7 à 9 heures. J'avais trente minutes entre les travaux à l'écurie et l'école pour nettoyer mes socques, mes seules chaussures, me laver, me changer, déjeuner et me rendre à l'école, la plupart du temps en courant. Elle était éloignée de six cents mètres.

Nous étions à l'écurie à 4 h 20 du matin. Le soir, on prenait la soupe à 23 heures. On s'arrêtait 70 à 80 minutes à midi pour le repas et le repos. Ce qui veut dire qu'on travaillait 105 heures par semaine, y compris le dimanche pour soigner le bétail.

Après deux ans et demi d'apprentissage, j'ai touché ma première paye: 40 francs par mois, nourri, logé, blanchi. C'était le tarif pour un domestique de campagne en ce temps-là.

En juillet 1939, Paul a acheté la ferme d'à-côté, ce qui doublait notre superficie. En septembre, ce fut la mobilisation. Maréchal des logis, Paul est parti avec sa monture deux heures et demie après que les cloches et la radio aient annoncé la mobilisation générale. Sont restés la mémé, la femme du patron et moi, seuls gens valides. Il y avait aussi le bon vieux Louis, à moitié infirme moteur-cérébral. Il pouvait faire de petits travaux. Il ne savait ni lire ni écrire, mais sur sa musique à bouche, il retrouvait les mélodies entendues à la radio. Il les jouait le dimanche soir, assis sur le banc devant la maison. Brave homme, au grand cœur.

Nous avons dû nous débrouiller pour faire tourner la ferme. En ce temps-là, on fauchait l'herbe pour le bétail, au lieu de mettre les bêtes dans des enclos électriques comme aujourd'hui.

Je me souviens d'un grand champ de blé versé. On a dû le faucher à la faux, l'étendre, le retourner avec le manche d'un râteau à foin pour finalement en faire des gerbes.

L'attelage était composé du vieux Flocki, cheval de 22 ans, et de Mésange, une brave vache. Ils n'obéissaient pas toujours en même temps et dans la même direction, d'où cer-

tains problèmes... Le plus drôle était de les voir labourer ensemble. Quand Flocki, intelligent, s'avavançait d'un demi-pas pour n'avoir que les quarante pour cent du poids à tirer, la Mésange, avec ses belles cornes, s'approchait du cou du cheval et le touchait jusqu'à ce que Monsieur reprenne sa place. Question d'égalité!

Avec tout ce travail, je sautais les classes.

Un matin, après avoir été couler le lait à la laiterie, je fauchais l'herbe pour les vaches dans le verger. Arrivé au bout du premier andain, je me suis retourné et le président de la commission scolaire était là, bien planté sur ses deux jambes:

– Tu entends la cloche? La loi exige que tu ailles à l'école. C'est obligatoire.

Je lui ai répondu:

– Le pays a plus besoin de lait et de beurre que de gens qui savent écrire sans faute.

J'ai continué à travailler. Après un autre andain, il n'était plus là. Et je ne l'ai pas revu de tout l'été.

Ce devait être en juin 1940. On avait du retard pour faire les foins, déjà trop mûrs. La femme du patron avait écrit à notre général: «Ma mère est toute courbaturée par les rhumatismes et notre garçon de ferme n'a que quatorze ans. Pourriez-vous donner congé à mon mari pour nous aider?»

Vingt-quatre heures plus tard, Paul arrivait:

– L'ordre de me laisser rentrer à la maison venait de l'Etat-Major général, dit-il à sa femme. Est-ce toi qui as écrit au Général?

Pendant trois jours, on a rentré du foin. On déchargeait les chars pendant la nuit.

Le général Henri Guisan était un homme ferme qui avait du cœur. Commandant en chef de notre armée, il était très populaire car il avait de la compréhension pour chacun.

Dès l'automne et jusqu'au printemps, on faisait le transport du bois dans les forêts de la Commune de Lausanne. C'était

un travail pénible. A cette époque, les hivers étaient rigoureux. On ouvrait un passage en chargeant une demi-stère de bois sur la luge et la neige touchait le ventre des chevaux. On continuait avec des chargements plus importants. Sur la Route des Paysans qui avait été déblayée par la voirie, on transbordait sur des chars les troncs sciés par mètres. Une fois nos 18 à 20 mètres cubes chargés, on descendait à Lausanne pour les transborder encore une fois dans des wagons de chemin de fer. J'avais calculé qu'une quinzaine de tonnes de bois me passaient dans les bras en une journée. Le circuit faisait entre 25 et 30 kilomètres. On y allait par tous les temps. Paul partait vers 7 heures avec matériel et chevaux attelés et il rentrait de Lausanne vers 19 heures. Depuis Lausanne, je remontais à Epalinges en vélo pour gouverner, ce qui comprenait la traite des vaches, la livraison du lait et le soin des veaux qu'on engraisait pendant l'hiver.

A la ferme, il y a tellement de choses à apprendre. Par exemple comment se comporter avec les animaux, en particulier les chevaux, qui restent des compagnons fidèles de l'homme pendant presque une génération.

Nous avons une excellente jument poulinière des Franches-Montagnes. Au Comptoir suisse, ses poulains recevaient régulièrement le premier prix de leur catégorie. Stella était très docile, obéissant seulement à la voix. Elle réussissait à ouvrir les loquets des portes. Elle avait même trouvé le truc pour se détacher à l'écurie et on avait dû lui mettre un mousqueton de sécurité, comme au taureau.

Un jour de grand froid, au bois, on avait dû atteler six chevaux pour sortir d'une combe un grand sapin de 3,3 mètres cubes. Arrivés sur le replat, on avait dételé Stella, la monture de Paul: «Elle nous suivra comme d'habitude.»

On pense qu'un lièvre a surgi tout près d'elle. Elle s'est emballée. Arrivée en bordure de la route en contrebas, elle s'est dressée sur les jambes de derrière pour freiner. Le terrain était gelé. Elle a glissé et elle est tombée sur le flanc. Elle s'est fracturé les reins. On a dû l'abattre. Elle avait huit ans, ce qui, pour un cheval, est la force de l'âge.

Le paysan a un métier à risques. Dans la forêt, il faisait moins quinze degrés. Dans nos cœurs aussi, il y avait un grand froid causé par cette tragédie. Triste retour. Le ciel était bas. Pour plusieurs jours, on ne se parlait presque plus, juste l'essentiel. D'habitude, après avoir bu à la fontaine, Stella venait vers la fenêtre de la cuisine qu'elle poussait

avec son museau. La mémé lui donnait une pomme ou une carotte. Son hennissement s'était tu.

Dans la ferme, il y a aussi le côté poétique. Tant de choses à observer. L'hiver, la neige abonde, légère, que la bise transforme en nuages courant sur le sol, remplissant les trous, égalisant les routes et les talus. Tout devient ondulation. C'est l'image du pardon de Dieu, effaçant toutes traces. Une étendue prête à recevoir de nouvelles empreintes.

La neige soufflée s'enfile sous les tuiles pour tout recouvrir à l'intérieur de la grange. Les toiles d'araignée, juste saupoudrées, apparaissent comme des étoiles toutes blanches, à la géométrie parfaite. Devant la maison de plus de cinq siècles d'âge, le vieux tilleul de quarante mètres de haut est habillé de givre. Quand, d'un seul coup, l'épais brouillard se dissipe, l'arbre apparaît d'une majesté presque surnaturelle dans le ciel bleu. Mais son règne ne durera pas et il perdra bientôt son habit de paillettes.

La naissance d'un veau. Il faut le sécher avec de la paille, traire sa mère, lui donner son premier biberon, et le voilà parti dans la vie, la sienne.

L'odeur de la terre juste retournée par l'oreille de la charrue. Les oiseaux nous suivent pour profiter de ce repas de vers mis à leur disposition. Les sillons bien appuyés les uns contre les autres, promesse de nouvelles semailles, nouvelles récoltes, pour assurer notre avenir.

A l'écurie au plafond bas, un couple d'hirondelles a retrouvé son nid bien cimenté contre une poutre. Tout en trayant, on peut observer le va-et-vient continu des parents nourrissant leurs petits. Au bout d'une dizaine de jours, on aperçoit leur bec. Une semaine plus tard, c'est la tête. Les voilà sur le rebord du nid. *Etends ton aile au vent...* Un beau jour, ils ne sont plus là, partis pour vivre leur liberté avec leurs cris stridents, empreints d'une joie de vivre à faire envie.

Et le poulain, à peine né, on le prendrait pour une girafe tellement il paraît perché sur ses pattes. Mais quelques jours plus tard, quand on le voit galoper au parc avec sa mère, quelle force et quelle souplesse dans ses jambes.

La chatte tricolore qui vient nous présenter ses petits pour la première fois. Ils sont déjà gros parce qu'elle a été se cacher pour mettre bas.

Le soleil accablant nous fait ruisseler de transpiration, nous donne soif d'eau fraîche. Le foin est sec comme du thé. Il croustille et sent bon. Il se conservera bien.

La fontaine, alimentée par une source profonde, est généreuse, même en temps de sécheresse. Son eau est appréciée par les bêtes et les hommes. Les oiseaux aussi en profitent. Sur ses rebords humides, abeilles, guêpes, papillons viennent sucer le liquide dont ils ont besoin.

Le vent dans les épis de plus en plus jaunes, prêts pour la récolte: notre pain de demain.

L'averse de pluie qui tambourine sur les tôles, humectant la terre, utile et nécessaire pour faire pousser toutes choses.

Le soir, quand j'allais chercher le bétail au champ, les rayons de lune faisaient briller la rosée sur l'herbe. On aurait dit des rayons d'aluminium.

A part ces belles choses observées, je continuais à penser, à comparer, à me poser des questions sur mon avenir.

Est-ce que je devrais travailler toute ma vie autant que maintenant pour si peu gagner? Dans la société, y en a-t-il d'autres comme mon patron qui gagnent grâce à un *negre blanc* comme moi?

J'acceptais difficilement de devoir étriller et panser complètement les chevaux le dimanche matin, de laver les queues et les crinières, curer, laver et graisser les sabots pendant que mon patron, conseiller de paroisse, allait à l'église. Je croyais volontiers que c'était important de soigner les chevaux, mais pourquoi ne pas le faire un jour de semaine?

Concernant le travail au bois, Paul faisait souvent le compte de la journée devant moi. Le total se montait à 135 ou 140 francs. C'était sûrement sans compter les frais généraux. Mais, si je pense à ma première paye, cela voulait dire qu'avec les rentrées d'un seul jour de bois, il pouvait me payer trois mois et demi de salaire. Je n'osais pas le lui dire. J'avais peur qu'il me renvoie si je n'étais pas content. Alors j'ai multiplié les vengeances. Je suis devenu méchant, brusque, avec les vaches spécialement. Je me suis mis à casser des manches de fourches d'écurie. Une quinzaine. Chaque manche coûtait 5 francs 10. Mes jours de rogne, j'ajoutais un peu de sable dans les huileurs de la tourneuse. J'avais le même principe pour les essieux des chars. Je pensais: «Il fait trop d'argent avec mon travail. Voilà qui lui coûtera davantage en matériel.»

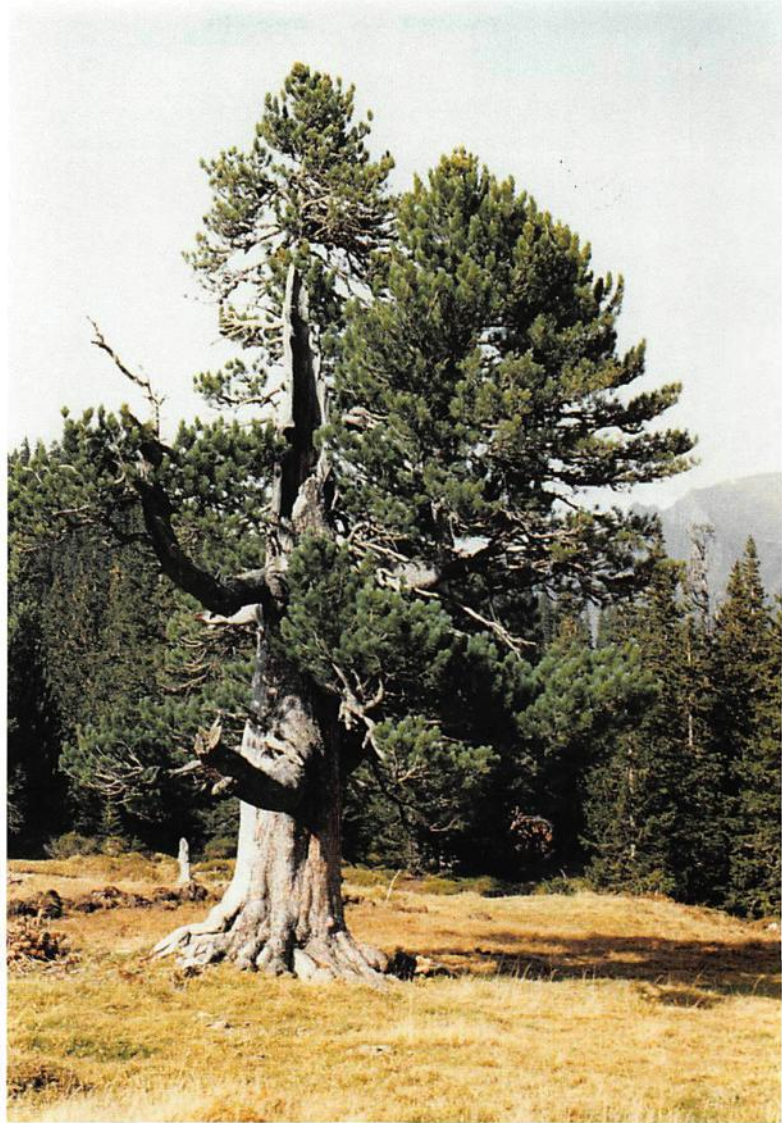
De plus en plus, je me suis mis à le détester, à le haïr. Je me suis même demandé comment je pourrais mettre le feu à la ferme sans me faire prendre. J'ai essayé de brûler de la mèche qu'on utilise pour faire sauter des explosifs à retardement. Mais une fois consommée, la mèche laissait une trace. Ce n'était pas le bon système.

A seize ans, ma vie était comme une bouteille d'encre. Quelle issue, quel avenir? Comment?

C'est à ce moment-là que j'ai rencontré René.

J'avais promis à notre pasteur que j'irais aux *J.P.* (Jeunes Paroissiens). A force de me faire relancer, je me suis dit que si j'y allais une fois, il me ficherait la paix. Dans ce groupe, les filles m'ont paru bien sympathiques. Un bon encouragement à venir une seconde fois.

René était le président des *J.P.* Il allait devenir mon premier et mon meilleur ami. Et il l'est toujours.



J'aime l'arole parce qu'il représente la force de la vie. Il est l'arbre qui pousse en Europe à l'altitude la plus élevée. Même brisé en plein cœur, sa vigueur intérieure lui permet de repartir, de faire une flèche avec une branche latérale. Survivre devient sa raison de vivre.

René

René n'aimait pas Porchet bien que celui-ci fût du Conseil de paroisse. Et moi qui m'imaginai qu'ils étaient comme cul et chemise. Un jour qu'il me raccompagnait après une séance, il m'a demandé :

– Comment ça va avec ton patron ?

Après plusieurs rencontres, je lui ai tout dit. Je lui ai présenté mon patron comme le seul responsable de mon manque de joie, de mon amertume et de ma profonde déception. J'avais de bonnes raisons de me plaindre et je lui en donnai une dans le détail :

Paul m'avait bien montré comment on doit tenir la corde du licol quand on conduit une bête. J'avais dit :

– Oui, oui, j'ai compris.

Mais la vache que je menais à la fontaine ce jour-là était en chaleur et particulièrement nerveuse. Il fallait passer une porte dont le crépi était rugueux. Je pensais que je devais passer le premier. La vache qui avait très soif pensait le contraire. On s'est retrouvés coincés dans l'embrasement de la porte. Comme j'avais enroulé la corde autour de ma main, je n'ai pas pu me libérer. J'étais torse nu et j'ai été fortement égratigné des doigts à l'épaule, jusque sur l'omoplate. Le même jour, Paul m'a fait semer de l'engrais sur un champ labouré. Mes plaies me brûlaient et j'ai fait une infection.

Seul commentaire de Paul:

– La prochaine fois, tu écouteras ce que je te dis.

A René, j'ai demandé:

– Penses-tu que ce soit chrétien?

J'étais prêt, s'il me répondait en citant des versets bibliques, à lui sortir d'autres raisons de mon ressentiment.

Il n'a pas argumenté sur ce sujet. Il m'a parlé de lui. Son père était bûcheron. Grâce à son instituteur, il avait réussi à aller à l'école de commerce. Alors qu'il était dans sa deuxième année, son père lui avait dit un soir en soupant:

– Je n'ai plus assez d'argent pour nourrir tout le monde.

Ton école, c'est de la foutaise. Ce soir, tu fais tes valises.

Demain tu pars et débrouille-toi pour trouver du boulot.

René s'était retrouvé à Bâle chez un poissonnier.

– J'en ai voulu à mon père, m'a-t-il dit. Mais plus tard, je lui ai fait des excuses et nous avons retrouvé le chemin de l'unité. On se reparle.

Cela m'avait fortement impressionné. C'était bien la première fois que j'entendais un homme témoigner de sa foi en s'appuyant sur des faits vécus, que je pouvais comprendre. Cela m'a ouvert le cœur vis-à-vis de lui et il m'a posé cette question directe:

– Crois-tu en Dieu?

– Non.

– Crois-tu en ta conscience?

– Peut-être.

Il a poursuivi:

– Je veux te dire franchement ce que je pense. Vois-tu, je sens tellement d'impureté en toi, d'attirance pour les femmes, que tu risques bien de faire plusieurs gamins de par le monde avec différentes femmes.

C'était vrai. Il avait touché juste car j'aurais été prêt à léguer à d'autres ce qui m'avait le plus blessé, l'illégitimité. C'était la première fois que quelqu'un osait me le dire.

René me parla aussi de ma haine et il me dit :

– Plus tu te venges, plus tu es insatisfait et plus tu as soif de vengeance. C'est le cercle vicieux et si tu continues comme ça, tu vas te casser la figure, t'es fichu. Mais si tu prends la peine d'écouter ta conscience, tu trouveras le chemin, le passage pour sortir de ton pétrin.

Il a ajouté simplement que je savais où il habitait et que si j'avais besoin de lui, il serait toujours prêt à m'accueillir, même au milieu de la nuit :

– Mais si tu veux continuer comme avant, je ne vais pas t'en empêcher et je te dis bonne chance. Salut.

René n'a pas été sentimental. J'avais besoin d'être secoué, besoin d'un labourage profond afin qu'on puisse ensemen- cer à nouveau dans une terre retournée. Le but était atteint, même si ce n'était pas facile du tout d'être confronté à moi-même pour la première fois.

Au point où j'en étais, je ne risquais pas grand-chose d'essayer le truc de René. Surtout que, selon moi, cela avait peu de chances de marcher.

Un dimanche après-midi, je suis allé m'asseoir sur un tronc à l'orée d'une clairière. De là, je pouvais tout observer, ce qui permettait de me bouger si quelqu'un venait dans ma direc- tion. De quoi aurais-je eu l'air, assis là à ne rien faire ?

Après cinq minutes, je me sentais étonnamment paisible. Pour moi, ce n'était pas un sentiment habituel. C'était même étrange.

J'ai besoin de toi. Ces quatre mots, je les ai entendus comme si quelqu'un les avait prononcés. Ils avaient été dits avec bienveillance et bonté. Je me suis retourné. Il n'y avait personne. J'avais beau chercher dans ma mémoire, jamais personne ne m'avait dit une phrase pareille. Avec ma maman, on s'aimait mais jamais elle ne m'avait dit ce genre de chose.

J'ai un plan pour le monde. Tu es dans le monde. J'ai un plan pour toi.

C'était comme ouvrir les volets d'une chambre dans laquelle j'étais resté enfermé, vers une perspective à laquelle je n'avais jamais pensé. Je me dis que c'était trop beau pour y croire. Et si c'était vrai?

Puis, comme les images d'un film tournant au ralenti, toutes les crasses que j'avais faites se mirent à défiler les unes après les autres dans mon esprit. Ce n'était pas joli du tout. J'ai eu honte. J'ai senti qu'il me fallait demander pardon pour ma haine et mes actes de vengeance. C'était le passage obligé pour déboucher sur la nouvelle perspective des volets ouverts.

Nom d'une pipe que ce fut dur.

Il me fallut trois semaines pour oser aborder Paul. On était devant un tas de vingt-cinq tonnes de pommes de terre que nous triions à la main. J'ai demandé pardon de ma haine. J'ai parlé des outils cassés et de tout le reste, une trentaine d'articles en tout. Je lui ai avoué que la fois où je lui avais attrapé les jambes avec une fourche en fer en chargeant du foin, je l'avais fait exprès. Il avait boité pendant quinze jours. Paul est resté silencieux pendant deux à trois minutes. Puis il m'a dit une chose que je savais être juste :

– A cause de ce que tu as vécu auparavant, je ne suis pas responsable de tous tes sentiments négatifs.

Puis il a ajouté :

– Mais pour la partie dont je suis responsable, à mon tour je te demande pardon. J'aimerais que tu restes avec nous afin que nous apprenions à vivre ensemble de façon nouvelle.

C'était comme si un sac de sable était tombé de mes épaules. Je me suis surpris à aimer cet homme. Au fond, étions-nous si différents l'un de l'autre? Cela avait pris dix minutes. Mon changement s'était opéré. Mes scories avaient fondu. Une joie profonde commençait à m'envahir.

Dans le même moment, j'avais vu mon patron devenir autre, exprimer ses sentiments avec franchise. Lui aussi avait changé.

Ce dont j'étais en tout cas sûr c'est que ce n'était pas moi qui avais pu produire cela. Ce fut le commencement d'une foi simple, pratique, efficace. Je suis venu à Dieu par expérience.

Dorénavant, ma raison de vivre n'était plus seulement de produire du travail mais aussi de créer de nouvelles relations entre les hommes. C'était un filon à prospector plus avant. Peut-être une mine d'or?

René ne m'a pas demandé d'être membre d'une Eglise, encore moins d'une secte, ni de m'inscrire dans une nouvelle société. Il n'a exigé ni un curriculum vitae ni des références pour faire partie d'un organisme. Pas davantage de verser une somme d'argent, tout de suite ou plus tard. En tant qu'homme de la base – je pourrais presque dire de la rue – cette liberté totale m'a beaucoup plu.

Il s'agissait, et c'est toujours le cas, d'une décision que je pouvais prendre au profond de moi-même, comme dans le canyon de ma vie. A ce moment-là, quelque chose s'est scellé en moi. C'était un serment prêté devant Dieu, comme celui d'un soldat qui est prêt à donner sa vie pour son pays en cas de danger. Il faut se souvenir que la Suisse était alors entourée de pays en guerre les uns contre les autres.

J'aurais aussi bien pu rencontrer le marxisme. J'aurais cru sincèrement à sa théorie, à son approche athée pour résoudre les problèmes. Dans son optique, je n'aurais rien eu à perdre. Au lieu de cela, René m'avait proposé autre chose. J'en avais d'ailleurs déjà mesuré l'efficacité. Avec Paul, mon patron, tout était devenu si différent. On travaillait autant, mais je pouvais lui dire ce que je pensais au fur et à mesure. Il a acheté des bouteilles d'eau gazeuse et des orangeades pour nous désaltérer. Mais ce qui passait encore le mieux la soif, c'était la bonne eau fraîche de la fontaine. Il m'a donné

mes augmentations de salaire sans que je les lui demande. J'ai aussi découvert la raison pour laquelle nous devons travailler si dur et gagner le plus possible. Paul m'a confié qu'avant son mariage, il avait cautionné un ami qui avait fait faillite et qu'il lui restait une somme importante à rembourser. On était devenus proches au point de la transparence et de la compréhension réciproques.

René m'introduisit auprès d'autres personnes qui étaient animées par la même optique de vie. Elles se rencontraient volontiers dans des foyers. Il y avait toujours des chaises en plus pour ceux qui désiraient les rejoindre. Quand il s'agissait d'une rencontre plus importante, elle se passait souvent dans un hôtel. On nommait ces rencontres des *house parties*. La première à laquelle j'ai participé, les 3 et 4 avril 1943, avait lieu à l'Hôtel de la Forêt du Chalet-à-Gobet, à deux kilomètres de l'endroit où je travaillais. Ceux qui désiraient parler le faisaient spontanément. J'ai été tout de suite frappé par la liberté avec laquelle ils exprimaient des faits personnels, souvent avec humour. Et personne ne leur coupait la parole. Je n'étais donc pas seul à rechercher la volonté divine pour ma vie. C'était encourageant. Nous devions être une bonne trentaine de personnes. Il y avait bien sûr René Thonney. Je me rappelle aussi de Jules et Jacqueline Fiaux, Jules et Marguerite Rochat. Et puis il y avait une demoiselle fort sympathique, Lucie Perrenoud. Elle était la fille d'un industriel de Bienne. Elle s'assit simplement sur le coin d'une table pour nous chanter un chant qu'elle avait écrit sur une mélodie connue. C'était presque mon histoire :

*Je suis un berger de la montagne
Et j'ai toujours vécu par là-haut.
La vie est dure et le peu qu'on gagne,
C'est pas ça qui rend les jours plus beaux.
Souvent j'me disais sur l'alpage,*

*Quand j'étais triste et découragé,
Il faudrait que ça change
Au bureau, à la grange,
Mais bien par où commencer?*

*Le patron du troupeau me commande
D'aller traire les vaches avant souper.
Le Patron lui, au ciel, me demande:
Et toi, ne vas-tu pas changer?*

*La religion, ce n'était pas mon affaire.
J'en avais pourtant bien du respect.
Mais j'pensais que c'était pour les grand'mères
Et les gens qui sont autrement faits.
Mais mon voisin, celui du pâturage,
Est devenu si différent
Que je me suis dit: moi aussi
J'aimerais être ainsi.
Ça vaudrait la peine d'essayer.*

*Le patron du troupeau me commande
D'aller traire les vaches avant souper.
Le Patron au ciel, à ma demande,
M'a dit par où je devais commencer.*

Cinq mois plus tard, nouvelle rencontre à l'Hôtel Monney à Montreux. Il y avait là des gens de toute la Suisse et de milieux différents. D'emblée, j'ai ressenti fortement la présence de Dieu. C'était de la même veine que lorsque j'étais assis sur mon tronc d'arbre. Mais à une échelle tellement plus large. Cet assemblage de gens représentait une force en marche. Avec ma petite expérience solitaire, j'en faisais aussi partie. Je n'étais donc pas seul à cheminer sur cette bonne route. Ceci a été illustré par quatre demoiselles juchées sur une échelle de peintre qui interprétèrent la

chanson de Maurice Chevalier: *de maçon en maçon, de maison en maison, de chantier en chantier...* Je les entends encore.

C'était la première fois que je mettais les pieds dans un hôtel de ce genre. J'avais peur de m'encoupler dans les tapis. L'atmosphère n'était cependant pas du tout guindée et la franchise régnait. Jules Fiaux, l'employé de commerce que j'avais rencontré au Chalet-à-Gobet, me fit la remarque que si mes mains étaient propres, ce n'était pas le cas de mes ongles. C'était bien la première fois que je devenais conscient que les ongles avaient aussi de l'importance.

Pendant les repas, je me disais: «C'est fou, on demande à notre serveuse un tas de choses pendant que nous, on reste assis. Pourquoi ne pas aider?» Je me suis levé et je suis allé aux WC pour remplir la carafe d'eau, comme si j'étais allé à la fontaine. A mon retour, j'ai cru discerner des sourires autour de la table. Tout cela pour dire combien j'étais encore sauvageon.

Enfin, les hostilités des années 39-45 se sont tuées. Sur des ruines qui restaient comme muettes, il s'agissait de reconstruire des ponts, des routes et des villes entières. Mais la chose essentielle était de rétablir la confiance entre des hommes qui, hier encore, étaient ennemis. Sur quel terrain allaient-ils pouvoir se retrouver?

Ceux qui, en Suisse, s'étaient vus au fil des ans au Chalet-à-Gobet, à Montreux et dans d'autres endroits en Suisse allemande, décidèrent de se réunir à Interlaken, à Pâques 1946. Nous devions être deux cent cinquante. Voulions-nous offrir aux peuples d'Europe un centre de réconciliation? Etions-nous prêts à apporter notre contribution à la reconstruction de l'Europe et du monde en y consacrant le meilleur de nous-mêmes, notre temps et notre argent?

Devant cette tâche immense, je me sentais comme un petit garçon. En même temps, ce que j'avais expérimenté dans

ma propre vie me donnait la certitude de pouvoir y participer. Avec tout mon cœur, j'ai dit oui. Il en fut de même pour tous les autres.

Mon père

Maman était très économe. Quand j'avais huit ans, elle m'a pris avec elle en ville. Nous nous sommes trouvés devant un immense bâtiment.

- C'est quoi? ai-je demandé.
- C'est une banque où l'on peut déposer ou retirer de l'argent.

Devant le guichet, les gens attendaient. Nous nous sommes mis dans la file et d'autres sont encore venus. Maman s'est retournée et elle a vu que mon père était juste derrière nous.

- Sait-il qui je suis? demanda-t-il.
- Non, mais vous pouvez le lui dire si vous désirez.

Mon père était champion de boxe mais il n'a pas eu la force de me dire:

- Je suis ton père.

Deux ans plus tard, Maman et moi passions à la place Saint-François. C'est là que tous les transports publics se croisent. Soudain, elle me dit:

- Regarde bien l'homme qui traverse le passage pour piétons.
- Oui. C'est qui?
- Je te dirai. Nous en reparlerons tranquillement plus tard.

Une fois rentrés à la maison, elle me dit que depuis un certain temps, elle avait attendu une occasion de me parler.

- L'homme que nous avons vu, c'est ton vrai père.

Je me suis dit intérieurement: «C'est donc lui ce lâche, ce salaud. J'aurais plutôt envie de lui casser une bouteille sur le crâne en venant par derrière. Si j'avais eu une famille normale, je n'aurais pas eu à souffrir. C'est sa faute.»

A Maman, j'ai répondu que ça ne me faisait ni chaud, ni froid. C'était comme si j'apprenais à connaître un étranger. Quand j'ai eu douze ans, mon père a repris contact avec Maman. Après un mariage malheureux, il avait divorcé. Maman accepta de le voir de temps en temps car, au fond d'elle-même, elle se disait que si les choses pouvaient s'arranger, cela me redonnerait mon père.

C'était aussi l'époque où la situation dans ma famille d'accueil s'était détériorée. Je m'étais réfugié chez Maman après les actes dégoûtants qu'Albert s'était permis. Maman doit avoir téléphoné à mon père car le lendemain, quand nous sommes descendus ensemble à la gare de Lausanne pour prendre le train pour Lutry, mon père se trouvait sur le quai de gare.

C'était la première fois que je le rencontrais vraiment. Il me fit un salut superficiel, comme si on s'était vus quelques heures auparavant. Puis il s'est lancé dans un grand discours sur les tapettes en insistant pour qu'on porte plainte. Il y avait beaucoup de «moi je» dans ses paroles. Maman lui rappela que c'était elle qui avait la responsabilité parentale et qu'elle me accompagnait à Lutry avant de faire cette démarche le jour même.

Mon impression de ce premier entretien fut que mon père était une grande gueule sans cœur.

Nous nous sommes vus les trois de plus en plus souvent. Mais il fallut encore trois ans avant qu'il accepte de régulariser la situation. Quelques mois avant que je ne sorte de l'école, mes parents se sont mariés. Mon père, qui avait toujours reconnu oralement que j'étais son fils, m'a alors reconnu officiellement. S'il ne l'avait pas fait plus tôt, c'est

qu'il aurait dû prendre une responsabilité pour moi et verser une pension à Maman.

A l'école, j'ai annoncé mon changement de nom au régent et à mes camarades un peu maladroitement. Comme nous allions bientôt être lancés dans la vie, notre instituteur se donnait beaucoup de peine pour nous expliquer le droit de vote par des exemples. Il avait préparé des cartes d'électeurs sur lesquelles notre nom était inscrit à l'écriture ronde. La liste des candidats comportait tous les garçons de la classe. Quand il a distribué les cartes, j'ai dit, gêné :

– Il y a une faute. Je ne m'appelle plus comme ça.

J'ai dû expliquer que jusque-là, j'avais porté le nom de ma maman qui était une demoiselle. Mais que, samedi dernier, elle et mon vrai père s'étaient mariés, là-bas, ai-je dit en montrant du doigt l'église des Croisettes qu'on apercevait par la fenêtre :

– Mon père m'ayant reconnu, maintenant je porte son nom, Henry.

Le régent a été très chic.

– Voilà un bon exemple, dit-il. C'est comme quand une femme épouse un homme. Son état civil change.

Il est allé à son pupitre pour me faire une nouvelle carte de sa plus belle écriture et la leçon a pu continuer.

A la récré, les questions ont fusé :

– Qui est ton père ?

– Pourquoi t'a-t-il laissé tomber pendant tout ce temps ?

– Est-il riche ?

– L'aimes-tu ?

– Ta mère était-elle une putain ?

– Vas-tu habiter avec eux ?

J'habitais la ferme de Paul Porchet et en février 1944, je l'ai quittée pour entrer à l'école de recrues. Quatre mois plus tard, à l'âge de dix-neuf ans et demi, à leur invitation, je suis allé vivre avec mes parents pour la première fois.

Sans que je m'en rende compte, mon père avait mijoté un travail pour moi. Il était chef du service de désinfection de la ville de Lausanne qui dépendait de la direction de police. De connivence avec son supérieur, il avait fait en sorte que la concession de chauffeur-aide désinfecteur soit repourvue. Il me demanda de me porter candidat et m'indiqua quel montant je devais faire figurer dans mon offre pour qu'elle soit en-dessous de celle des autres.

J'ai été retenu, mais je devais avoir ma propre camionnette. J'avais mille francs d'économies. Maman m'a prêté le reste, pris sur les siennes. En un an, j'ai tout remboursé.

Dorénavant, j'étais mon propre patron mais en même temps je devenais l'ouvrier de mon père. Je gagnais cinq fois plus qu'à la campagne pour beaucoup moins d'heures de travail. J'avais du temps libre. J'ai suivi des cours du soir pour obtenir un certificat cantonal de désinfecteur. C'est le seul bout de papier que j'ai en poche.

Mon père y trouvait aussi son avantage. Il pouvait me laisser seul accomplir les travaux de désinfection et pendant ce temps, il allait discuter avec ses copains autour de trois décis de vin blanc.

En rentrant, il me reprochait de ne pas avoir fini le travail. Il prenait goût à l'alcool et devenait de plus en plus irritable. Son laisser-aller m'inquiétait.

Mon contrat avec la ville stipulait que pendant mes absences à l'armée, je devais fournir un remplaçant. Au lieu de cela, mon père acceptait de faire mon travail contre une rémunération moindre que celle que j'aurais dû verser à un autre ouvrier, mais celle-ci s'ajoutait à son salaire d'employé communal. Comme il n'avait pas de véhicule, il utilisait pendant ce temps ma camionnette. En plus du travail, il l'employait pour des tournées et les comptes n'étaient pas très bien départagés. Ce qui est sûr c'est qu'il n'a jamais rien perdu. Ce n'était pas facile de s'entendre avec mon père. Il voulait me commander, même dans mes affaires personnelles, me

faire sentir qu'il était mon père. Je lui répondais quelquefois assez sèchement. Jusqu'alors, je m'étais débrouillé seul pour vivre et gagner ma vie. A vingt ans, je n'avais plus besoin de ses conseils gratuits. Dans mon adolescence, j'aurais eu besoin de lui mais je n'avais reçu ni une carte postale, ni un franc d'argent de poche.

Pendant toute sa vie, il ne m'a donné aucun argent. J'ai préféré qu'il en soit ainsi.

Petit à petit, je me suis rendu compte que mon amertume envenimait nos rapports. J'en ai parlé avec René. Il m'a aidé à comprendre que je devenais un obstacle à toute entente. Avec mon ancien patron, j'avais expérimenté ce que le mot pardon pouvait produire.

Pourquoi était-ce si difficile avec mon père?

Il me disait:

– Tu dis que tu as travaillé dur quand tu étais petit. Il y en a d'autres qui l'ont fait. Moi aussi, j'ai travaillé.

Ou bien:

– Tu as été domestique, et après? Il fallait bien que tu fasses quelque chose.

Alors moi:

– J'aurais mieux voulu travailler avec toi et pour toi, ensemble en famille, pas pour les autres.

Il n'ajoutait rien.

Oui, je lui en voulais de m'avoir laissé tomber. De ne pas avoir donné de pension convenable à ma maman.

René me fit remarquer ceci:

– Puisque tu crois qu'il a tort à 90 pour cent, pourquoi trouves-tu si difficile de t'excuser pour tes petits 10 pour cent?

Pardon, c'était presque un mot magique, mais cela semblait si dur à prononcer.

S'il éclatait de rire?

Malgré tout, il était possible que je détienne la clé de l'entente.

Enfin, avec humilité, je me suis hasardé:

– J’essaierai, père, de ne pas toujours te reprocher le passé. Aide-moi.

Il a très mal réagi :

– Tais-toi, sinon je te fous un coup de poing.

Mais au cours des semaines suivantes, on a commencé à mieux s’accepter, à s’estimer et même à rire ensemble. La glace fondait très lentement, mais elle fondait.

Dans certains traits de mon caractère et de ma force physique, je me trouvais comme mon père. Mais moi, j’avais accepté l’honnêteté et le respect des femmes. Là était la différence. Je me suis mis à le juger quand il n’était pas convenable ou qu’il profitait des autres. J’ai réalisé avec honte que j’étais devenu propre-juste. Moi qui détestais les punaises d’église, j’en étais devenu une. J’ai attendu un jour favorable pour l’avouer à mon père :

– Je suis un crétin d’en être arrivé là, lui ai-je dit.

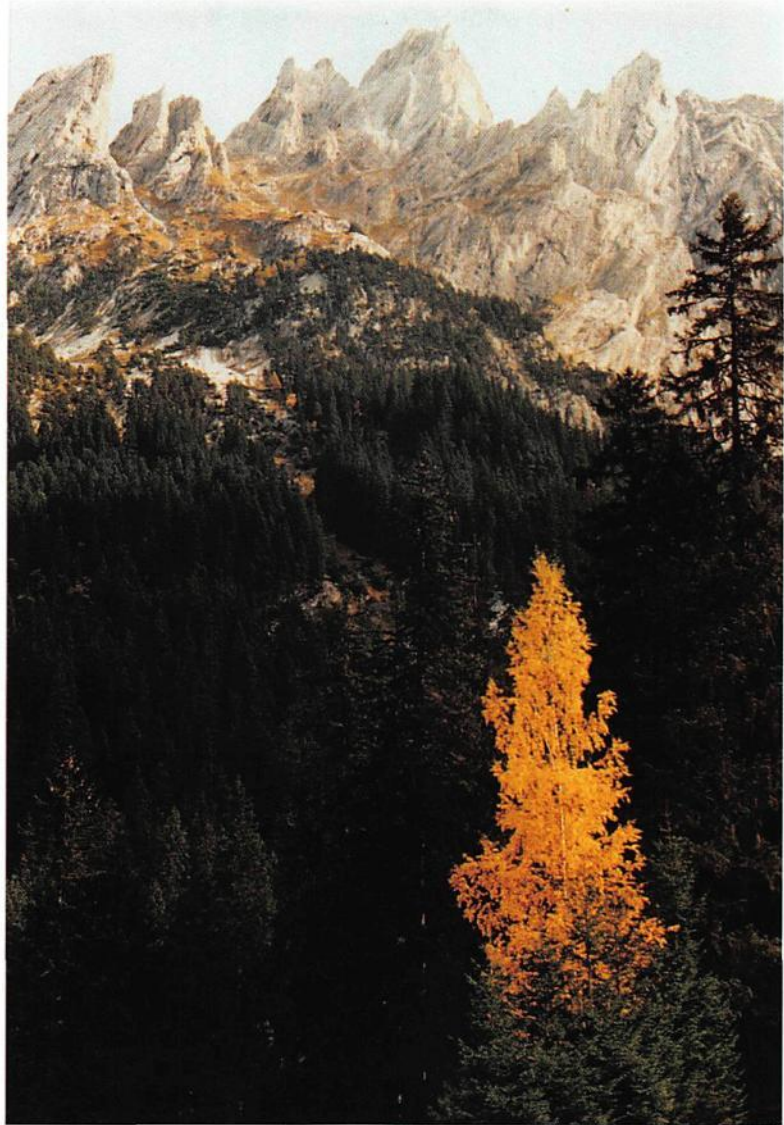
Cette fois, il n’a presque pas réagi, extérieurement en tout cas.

A ce moment-là, la guerre étant finie, des gens de toute la Suisse cherchaient à créer un centre de rencontres et de réconciliation pour les peuples d’Europe. En mettant leurs ressources en commun, ils avaient décidé d’acquérir l’ancien Palace de Caux qui avait perdu sa vocation d’antan.

René et moi en parlions souvent car nous voulions nous aussi participer d’une manière ou d’une autre à cette entreprise. Déjà en 1946, René s’était fait remplacer par sa sœur à la poste du Chalet-à-Gobet afin de pouvoir participer à l’encadrement de la première conférence pendant les mois d’été.

Et moi, quelle pouvait être ma part ?

Pendant que je payais mes galons de caporal, en septembre 1947, j’ai eu la pensée très nette que c’était le moment de m’engager à plein temps à Caux. Comme j’y pensais depuis



Dans l'immensité de la forêt de la Schwarzwaldalp, un bouleau, touché par le soleil, irradie l'obscurité. L'enfant de Béthléem apparaissait une lumière bien fragile pour éclairer tous les hommes. C'est pourtant lui qui nous apprend à pardonner, à tendre la main au lieu de faire le poing.

un an déjà, j'ai écrit le même jour à la ville de Lausanne que je renoncerais après trois mois à mon contrat de désinfecteur.

La réaction de mon père fut extrêmement violente. Il m'avait fourni une bonne place, avec la possibilité de devenir un employé communal. Lui aussi perdait beaucoup d'avantages. Il m'a traité de tous les noms de la terre. Puis il s'est repris et a essayé d'être aimable.

Constatant ma détermination tranquille, il a organisé une rencontre avec le chef du service de l'hygiène, le docteur Messerli. Ce dernier avait fait de la psychologie et s'occupait occasionnellement des malades de l'hôpital psychiatrique de Cery.

Au début de notre entretien, il a été très gentil. A ses questions, je répondais que j'étais heureux de mon travail et de l'argent qu'il me rapportait. Je profitai pour le remercier de sa lettre qui m'annonçait une augmentation de vingt-cinq pour cent à partir du début de l'année suivante. Cependant, tous les arguments du docteur pour me dissuader de ma décision tombaient à l'eau les uns après les autres. Il commençait à devenir nerveux. Il s'est levé et il tournait autour de son bureau tout en parlant. Pour finir, il m'a lancé :

- Vous êtes un jeune homme têtu et borné. Votre idéalisme sera un feu de paille. Vous ne voulez pas écouter les gens mûrs comme votre père et moi. Enfin, à quoi va vous servir votre foi? Va-t-elle vous donner à manger?
- Docteur, lui ai-je répondu, la foi telle que je la conçois aujourd'hui n'est pas un truc pour m'empêcher de faire des fautes. Mais si j'en commets, elle me donnera la force de me relever.

- Notre entretien est terminé, me lança-t-il, furieux. Sortez. Je lui ai tendu la main. Il a gardé une des siennes sur la poignée de la porte et l'autre derrière son dos. Je me suis demandé si la psychologie était une science qui servait à

mieux imposer à l'autre son point de vue ou si, au contraire, elle donnait la faculté de se mettre à la place des autres pour les faire évoluer.

Mon travail finissait le 31 décembre. J'habitais encore chez mes parents. Sitôt les premiers jours de janvier, mon père, toujours en réaction, me mit à la porte du jour au lendemain. J'ai dû trouver refuge chez des amis pour que je puisse liquider mon matériel de désinfection avant de monter à Caux.

Mon père avait été intoxiqué par les produits de désinfection. Il n'aurait jamais dû boire d'alcool. Par trois fois, il m'a demandé de signer avec lui une promesse de tempérance à la Croix-Bleue. C'était toujours après une série où il se laissait aller à la boisson jusqu'à en être malade.

La troisième fois, il voulait s'engager pour une année. Doucement, je lui ai proposé de signer pour une période plus courte mais renouvelable.

– Pour qui me prends-tu ? Tu veux maintenant me décourager ?

Nous avons signé un matin, vers 9 h 30. En sortant, il me fait, mi-figue, mi-raisin :

– Maintenant je te laisse. Je n'ai pas besoin d'un miteux pour m'accompagner dans les bistros où j'ai quelques petites dettes à régler.

A midi, il n'est pas rentré pour dîner. Vers 14 heures, je retourne en ville avec ma camionnette. J'aperçois mon père. Il a besoin de toute la largeur du trottoir et d'une partie de la rue pour marcher en direction de la maison. Je l'aide à monter dans la camionnette. Chez nous, je le tiens par le bras pour les escaliers et je le mets au lit. Il ne dit pas un mot de la journée mais le lendemain matin il ricane et me lance, moqueur :

– Je t'ai bien eu. Maintenant c'est moi qui vais voir si tu vas tenir pendant une année.

Quand je buvais un verre avec lui, moi je savais m'arrêter, lui continuait et bien sûr c'était moi qui l'avais saoulé... Il lançait à sa femme : « Quel sale gamin tu as fait. »

Mais mon attitude ne pouvait guère l'aider. Le jour de notre fête nationale, le 1er août 1948, j'ai eu l'idée vraiment embêtante d'arrêter complètement de boire de l'alcool. Je m'y suis tenu, mais je ne lui en ai rien dit.

Pour la veillée de Noël 49, j'ai désiré rendre visite à mes parents par surprise. Ils n'avaient pas le téléphone. Maman, enchantée de me voir, me dit :

– Il est sorti. C'est sa série. Il est très hargneux. Fais attention quand tu lui ouvriras la porte.

A minuit et quart, la porte de l'immeuble se ferme violemment. Avec le pied ou le poing, je suppose. J'ouvre la porte de l'appartement. Connaissant ses méthodes d'ancien champion de boxe amateur, je prends la précaution de mettre le bras gauche sur mon estomac. Le coup est bel et bien parti. Il n'a cassé que le verre de ma montre-bracelet. Tout de suite, furieux, il me traite de tous les mots des bas quartiers, dont les plus gentils sont : voleur, menteur, homosexuel. Après un quart d'heure, il s'arrête brusquement :

– T'as rien à répondre ? Dis quelque chose.

Je lui dis :

– Je pense que tu pourrais être l'homme le plus heureux du monde si tu...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase. Cette fois, le voilà reparti contre les Eglises, les mômiers, le Réarmement moral. Tous les ragots colportés dans les cafés me sont servis à chaud, avec force menaces, scandés par des coups de poing sur la table. Tout à coup, il s'arrête :

– Enfin, nom d'une pipe, dis quelque chose.

Je lui répète ma conviction :

– Tu pourrais être l'homme le plus heureux...

Il se tait. Je vois des larmes couler sur ses joues.

C'était bien la première fois que je voyais mon père ému. C'était visible et émouvant. Était-il devenu une chique pleureuse ? Et s'il était sincère ? Si enfin son cœur se remettait à fonctionner ?

Il me prend mon avant-bras, le serre très fort, me regarde bien en face :

– Comment as-tu fait pour arrêter de boire ?

C'est moi qui reste sans parole. Comment le sait-il ? Je ne lui ai jamais rien dit. Ce n'est pas non plus par Maman qu'il est au courant. Heureusement il ajoute :

– J'ai fait mon enquête dans les bistros où nous allions ensemble. Même au col de Jaman, on m'a dit : « Votre fils ne boit plus d'alcool. »

Son explication me donne le temps de préparer ma réponse. Si je lui dis que c'est à cause de Dieu, le voilà reparti... Très vite, il rompt à nouveau le silence :

– Tu m'expliques ?

– Père, chacun de nous a des tentations. Moi, c'est plutôt les femmes. Quand j'en vois une qui m'attire, j'aimerais aller plus loin que le simple contentement du regard. Alors je prie. La tension, la tentation passe. Chaque chose reprend sa place.

Assez humblement, il me fait :

– Et si je priais, ça pourrait marcher pour moi ?

– Veux-tu que l'on prie ensemble ? Allons au pied de mon divan.

Une fois là, il se laisse tomber à plat-ventre.

– Si tu veux qu'on prie, ça se fait à genoux. C'est une lutte, une décision entre faire ta volonté ou celle de Dieu. Il faut que ton corps soit brisé comme le sera ta volonté.

Péniblement ça y est, il est à genoux.

Lui :

– Toi qui es bien vu du Grand Patron, tu parles. Moi j'écoute.

Moi :

– Je prie pour moi, tu le feras pour toi.

A peine prononcé mon amen, c'est comme si j'avais dégagé un ressort. En moins d'une seconde, il est debout.

– J'ai cru que tu voulais prier...

Il hésite puis se remet à genoux, tourne la tête vers moi :

– Je ne sais pas prier. Que faut-il dire?

C'est à mon tour d'être ému. On ne lui a sans doute jamais appris ou bien il y a trop longtemps.

– Tu ne vas pourtant pas lui réciter la fable du corbeau et du renard. Que ressens-tu?

Il a un mouvement de révolte contre lui-même et donne un grand coup de poing dans le couvre-lit, ce qui soulève un nuage de poussière.

– J'en ai marre.

– Eh bien, c'est ce qu'il faut dire.

Remettant sa tête face à la paroi :

– Je déteste ces bigots qui disent *mon Dieu, Seigneur*.
Puisque tu m'écoutes, je te dis que j'en ai marre, mais marre.

Il retourne la tête vers moi :

– Je continue comment?

– Que désires-tu?

– Que ça change.

Cela a été sa façon de prier, phrase après phrase, jusqu'à la fin. Il a encore demandé :

– Rends-moi heureux et moins grincheux.

Puis, en conclusion :

– Je ne te dis pas amen puisque tu m'as entendu et compris.

Très calmement il est allé se coucher.

Moi, je n'arrivais pas à dormir. J'avais été l'instrument et le témoin d'une prise de conscience, d'un changement de mon père. Si souvent je m'étais posé la question : est-il récupérable? Les cloches des églises avaient fini leur carillon de Noël depuis un bon moment. Dans mon cœur, elles résonnaient à nouveau, surtout les coups répétés du bourdon. Ce soir-là *Paix sur la terre* n'était pas une abstraction. C'était des hommes qui acceptaient de s'ouvrir pour devenir différents.

Mon père a tenu cinq mois. Par la suite, après une bonne saoulée, il tenait de nouveau quelques mois, parfois quelques semaines. Puis il n'a plus eu la force. Deux ans plus tard, je suis arrivé à la maison à l'improviste. Il ne s'est pas fâché, bien qu'il fût dans une de ses séries. J'ai demandé :

– Veux-tu que nous allions au pied du divan?

Sa réponse a été instantanée et claire :

– Non. Tu m'as appris le truc du téléphone avec le Grand Patron. Je n'ai plus besoin de toi.

Plus tard, il eut de graves hallucinations. Un jour, par exemple, il est venu en taxi à Epalinges pour me dire que Maman s'était suicidée. Il sanglotait. Je l'ai cru. Cela ne se passait heureusement que dans sa tête. Le jour même, il a dû être interné dans un hôpital psychiatrique. Ensuite, il subit huit mois de désintoxication dans une maison spécialisée.

A son retour à la maison, Maman et moi faisons ce que nous pouvions pour lui. Nous avons tout essayé. Comme il était un excellent mycologue, capable d'identifier quelque cent cinquante espèces de champignons, je l'ai emmené dans le Val d'Hérens, en Valais, où je connaissais un coin où l'on ramassait des quantités de « tricholoma nudum », dit pied bleu. C'était le jour du Jeûne fédéral et j'avais loué spécialement une petite voiture mais je ne savais pas que ce jour-là, en Valais, les établissements ne s'ouvraient qu'à 16 heures. Il crut que nous avions choisi ce jour exprès pour l'empêcher de boire. Il refusa de cueillir un seul champignon. Je compris que sa grande passion pour les champignons avait cédé le pas à cette autre passion qui avait sur lui une emprise diabolique.

Celle-ci le tenait de plus en plus. Quelque temps plus tard, il but encore plus que d'habitude et, en sortant du bistro, tomba sur une route à grande circulation. Un automobiliste réussit à l'éviter de justesse et passa au poste de police pour se plaindre. Le soir même, mon père se retrouvait dans l'hôpital psychiatrique pour un séjour de trois semaines.

Mais c'était notre faute, bien sûr, car nous l'avions énervé à la maison. Comme tous les alcooliques, il accusait toujours les autres d'être la cause de ses malheurs.

A 73 ans, il est mort d'une crise de rhumatisme aigu. Tout son corps était devenu raide, sauf ses paupières, ses yeux, ses lèvres. J'allais poser délicatement un gant de toilette sur son front et j'essuyais la transpiration dans ses orbites. Son parler était un grognement. On ne le comprenait plus. La vibration de la sonnerie du téléphone le faisait gémir, tellement il était devenu sensible. Après trois jours de souffrance, ses yeux exprimaient de l'amour et il souriait. Un sourire que nous ne lui avons pas vu depuis quinze ans, car il nous détestait de l'avoir fait enfermer. A-t-il utilisé le téléphone qui relie l'homme à Dieu? Quelle force peut donner la paix dans de pareilles souffrances? Il est mort très paisible. Il aura fallu ce petit sacrifice de ma part de ne plus boire, pour enfin, en une seule occasion mémorable, parler sérieusement avec lui de notre Créateur. Pas de discours, pas de conseils faciles, mais un mode d'emploi pour ouvrir son cœur à une dimension plus grande.

Réflexion envoyée après la mort de mon père à tous ceux qui m'ont exprimé leur sympathie.

Pourquoi tant de haine
Pourquoi produire tant de peine
Tant de vengeance
Et pour soi tant de souffrance?

Pourquoi attendre la mort venir
Les dernières heures d'une vie entière
Pour accueillir la vraie lumière
Et s'en laisser envahir?

Pourquoi vouloir faire le poing
Au lieu de tendre la main
Assécher et rétrécir son cœur
Qui aurait besoin de grandeur?

Avez-vous remarqué la rosée
Sur des feuilles dans la nature?
Quand les gouttes sont transpercées
D'un rayon de lumière. Quelle parure!

Alors l'anonyme goutte d'eau
Scintille, s'illumine, devient diamant.
Il n'a pourtant fallu qu'un instant.
De médiocre elle se transforme en beau.

De Papa, tels ses derniers sourires
Je n'en avais jamais vus sur son visage.
Une attitude si différente, quel souvenir.
Soyez-en sûrs, ce n'était pas un mirage.

Pour une goutte d'eau, un rayon a suffit.
Pour détendre la bouche de Papa
Il fallait bien plus que ça.
A quoi, à qui a-t-il dit oui?

Est-ce à Dieu, si longtemps refusé?
Quelle force peut généreusement donner
La paix dans la profonde souffrance
Apporter une détente, une espérance?

Je vis et je ne veux pas attendre demain
Pour obéir à la volonté du Père.
Il en va de mon destin
Et de celui des autres, mes frères.

Pourquoi renvoyer d'être utilisé
Même quand on a le cœur blessé?
Sapristi, ça vaut la peine aujourd'hui
De Lui redire pleinement oui.

Pour un monde nouveau

C'est donc en février 1948 que je me suis engagé à Caux de façon permanente. Un ami est venu me chercher à la gare. Nous sommes entrés dans le grand hall du Caux-Palace et là, j'ai rencontré un des fondateurs du nouveau centre, l'ingénieur zurichois Robert Hahnloser. Je le considérais un peu comme un tout grand ponte et avec beaucoup de respect, je lui ai dit :

– Bonjour, Monsieur.

Il a souri, m'a pris par l'épaule et m'a dit :

– J'aurai besoin de toi comme tu auras besoin de moi. Je m'appelle Robert.

Je retrouvais l'atmosphère que j'avais déjà connue deux ans auparavant lorsque j'avais demandé congé à mon employeur afin de participer à la première conférence de Caux. A cette époque, j'avais pris la responsabilité de transporter les bagages. L'un de ceux qui travaillaient avec moi était Ismaïl Hassan, un cousin du roi Farouk d'Egypte qui était venu spontanément m'offrir son aide. Elevé en Suisse, il parlait couramment nos quatre langues nationales, en plus de quelques autres. Quand il se mettait à faire des plaisanteries en suisse-allemand, ceux qui comprenaient s'écroulaient de rire et il riait lui aussi. Il se donnait beaucoup de peine malgré son asthme qui ralentissait le chargement des

valises au moment du départ des trains. Pour un prince, il avait un étonnant esprit de service.

Frank Buchman était arrivé avec une équipe internationale de cent quarante personnes. Les Suisses présents et les personnes qui étaient déjà arrivées des pays voisins, accueillirent les nouveaux venus à l'entrée de la maison. Il faisait beau. Des drapeaux flottaient doucement et des yodleurs spontanés, en costumes cantonaux, se taillèrent un franc succès.

C'était l'heure du déjeuner et bientôt la foule se dirigea vers la salle à manger.

Buchman faisait encore quelques pas devant la maison, en compagnie d'un ami. J'étais en train de décharger quelque trois cents valises. Du camion, je lorgnais cet homme dont j'avais beaucoup entendu parler. Arrivé à ma hauteur, il s'arrêta tout réjoui :

– Hello there. Comment vous appelez-vous? Vous accomplissez un rude travail.

Je fus frappé qu'un homme de sa stature s'intéresse à un porteur de bagages. Une année plus tard, je me retrouvai exactement dans la même situation. Frank passa devant le camion que je déchargeais. Il me fit :

– Hello, Jacques. Je suis heureux de te revoir.

J'étais sous le coup. Comment avait-il fait pour se souvenir de mon nom alors qu'il rencontrait des milliers de gens?

L'idée apparemment simple de Buchman était que chaque homme peut recevoir des pensées, des directives, une inspiration de son Créateur. La conscience devient un écouteur mais, notre nature étant parfois perverse, tous les messages qui se présentent ne sont pas forcément bons. Il proposait donc de les évaluer selon quatre critères: l'honnêteté absolue, la pureté absolue, le désintéressement absolu, l'amour absolu.

Au début, dans cette grande assemblée, je me suis senti bien petit, humilié, parfois même accablé. Plus tard en prati-

quant la haute montagne, j'ai retrouvé le même sentiment, minuscule grain de sable devant une formidable paroi de rocher et de glace. Je me posais la question de la place d'un ancien domestique de campagne parmi ces gens de tous pays dont certains étaient des dirigeants de haut niveau. Il y avait en effet des ministres, des patrons qui employaient des dizaines de milliers d'ouvriers, des syndicalistes comme Maurice Mercier qui représentait tout autant d'ouvrières et d'ouvriers du textile en France.

Je me sentais cependant à ma place à cause de ce que Dieu avait fait pour moi. Mon expérience était authentique et elle pouvait parfois servir à d'autres. J'étais une fourmi ouvrière qui ne cherchait pas à devenir la reine de la fourmilière mais se contentait de servir dans la joie. Caux a été un élargissement profitable et nécessaire de ma pensée et de ma foi. Un jour un ami m'a invité à faire un tour sur son voilier. Quelle différence lorsqu'il ouvrit les voiles. J'avais mené ma vie spirituelle voiles pliées. J'apprenais à avancer voiles tendues, à me laisser pousser en avant.

Dès mon arrivée en 48, je dus remplacer au pied levé un camarade, nettoyeur de profession, qui partait le lendemain avec une équipe pour le Nord de la France. Je n'avais aucune expérience du nettoyage d'une maison de cette dimension, ni de la responsabilité d'une vingtaine de nettoyeurs salariés, tous plus âgés que moi. Avec eux, j'ai appris à travailler, à utiliser les machines de l'époque, à organiser l'équipe de nuit pendant les conférences, à établir les salaires. J'ai reçu de nombreux représentants, j'ai testé leurs produits avant de les acquérir. Le plus difficile a été de découvrir le produit miracle qui ne laisserait aucune auréole sur les vitres même lorsqu'on les nettoyait en plein soleil.

Le nettoyage complet des deux cent cinquante chambres, des salles communes, des baies vitrées de la salle à manger, des centaines de mètres de corridors représentait pour mes hommes des milliers d'heures de travail. Mais il y avait aussi

le côté humain. Les jalousies au sein de l'équipe, les problèmes familiaux auxquels j'ai été mêlé.

Après la bonne vieille encaustique sont arrivés d'Amérique des produits d'imprégnation d'une résistance extraordinaire. Ils nous ont énormément simplifié la vie. A force de frotter à la paille de fer les 450 mètres carrés du parquet de la salle à manger, le moment arrivait où il aurait fallu le changer. Grâce à l'imprégnation, ce ne fut pas nécessaire. Suite à cette expérience concluante, nous avons imprégné des milliers de mètres carrés de parquet.

Je participais au programme des conférences dans la mesure de mon temps libre. Un des événements marquants pour moi a été la venue de la première délégation d'Allemands. J'avais des ressentiments et de la méfiance vis-à-vis d'eux. J'ai appris la tolérance et l'ouverture. En parlant avec eux, j'ai commencé à comprendre ce qu'était une idéologie, sa force et ses conséquences.

Il y eut aussi les Africains dans leurs habits si variés et chatoyants. Une nuit, alors que je travaillais aux nettoyages avec quelques hommes, nous avons été surpris par l'arrivée d'un noir à la grande stature. D'une voix grave, il demanda où était la porte. Il voulait sortir dans le parc. Que pouvait-il bien vouloir faire à trois heures du matin?

Quelques jours plus tard, j'ai compris ce qui le préoccupait. Organisateur d'un mouvement de jeunes de l'ANC (Congrès national africain) en Afrique du Sud, il annonça à la réunion qu'il avait décidé de réorienter sa passion révolutionnaire afin qu'elle ne soit dirigée contre personne. Il se consacrerait dorénavant à un programme qui réunirait tous les hommes et toutes les ethnies.

Moi aussi, je suis allé dans le Nord de la France rejoindre une équipe internationale. Nous étions une dizaine de personnes. Peu après mon arrivée, j'ai été invité par mon ami Braquier à manger des moules. Je n'avais jamais mangé de moules et j'ai trouvé ça curieux. Puis j'y ai pris goût, tant et si bien que la troisième fois que j'ai mangé des moules, j'ai fait un urticaire géant qui m'a tenu pendant des semaines. Les gens chez qui j'habitais m'ont soigné avec beaucoup d'attention. Lui était chef du personnel dans une meunerie. Puis, au bout d'un certain temps, ils m'ont dit: «Il y a une famille qui serait heureuse de te recevoir dorénavant.»

Il était entrepreneur. Il s'appelait Jean. Sa femme Jeanne. Moi Jacques, ou plutôt Jacky. C'était très simple.

Ils avaient trois enfants. L'entreprise employait 113 personnes dont un tiers de Nord-Africains. Ils construisaient une cinquantaine de maisons à la fois, essentiellement des habitations subventionnées à loyer modéré.

A la maison, ils avaient trois immenses chiens des Pyrénées. Quand ils se levaient sur leurs pattes de derrière et s'appuyaient sur mes épaules, je devais bien me tenir pour ne pas être renversé. Le jour de mon arrivée, il pleuvait. Pour ne pas tacher le tapis de ma chambre, j'ai descendu à la cave mes souliers tout neufs, à semelles anti-dérapantes. Le lendemain matin, je n'ai retrouvé que les semelles. Le reste avait été déchiqueté par les chiens qui s'étaient sans doute bien amusés. J'ai dû acheter une autre paire de souliers, bien meilleur marché car je n'avais pas beaucoup d'argent. Ils ne tenaient pas tout à fait l'eau. Malgré cet

incident, les chiens et moi sommes devenus de très bons amis. De même avec mes nouveaux hôtes, comme vous allez le voir.

Dans le Nord, on avait l'habitude de laisser des enfants de moins de trois ans goûter à la bière pendant les repas. Plus grands, ils avaient même droit à un verre de vin. Alors le petit Suisse qui ne buvait que de l'eau c'était pour eux très rigolo et un sujet constant de taquineries.

Après une quinzaine, Jean a essayé de me faire comprendre que dans la région tout le monde buvait de l'alcool :

- Ce serait plus simple de faire comme les autres.
- Non, lui ai-je répondu, car si j'ai décidé de ne plus toucher à l'alcool, c'est pour aider mon père. Je ne veux l'imposer à personne mais je tiens à rester fidèle à cet engagement.

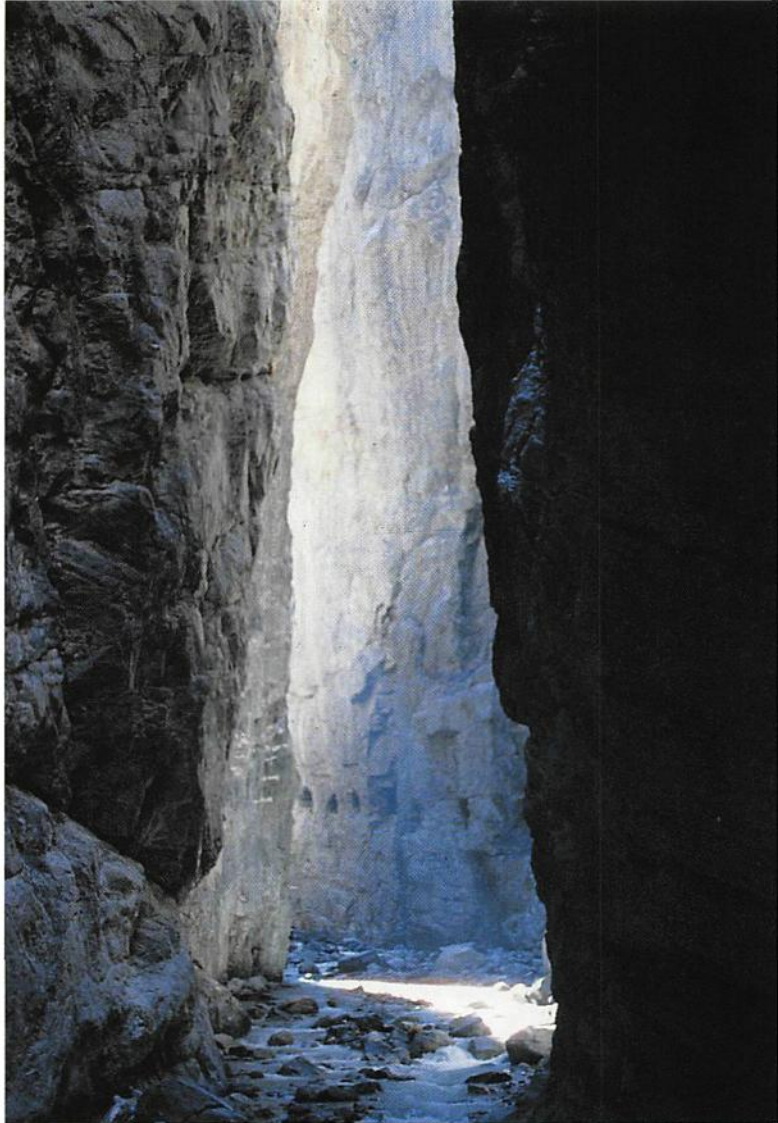
Dans son entreprise, Jean avait institué des réunions libres, après le travail, où tout le monde pouvait venir. Il y avait ceux du syndicat, il y avait des manœuvres, des cadres. Là, toutes les questions étaient débattues et chacun pouvait prendre la parole. Plusieurs fois, j'ai été invité à ces réunions. Jean-Marie, le gros Jean-Marie, était toujours présent. Pas très malin, pas très instruit, il avait le cœur grand comme ça. Il percevait les choses justes des fausses et n'avait pas peur de les dire dans son vocabulaire rocailleux. Souvent, je suis allé casser la croûte sur le chantier avec lui entre midi et une heure.

Un jour, Jean m'a dit :

- Ecoute, mardi prochain nous avons une réunion de famille à la maison à laquelle je ne peux inviter personne d'étranger à la famille. Tu ne m'en voudras pas, mais il faudrait que tu t'arranges à ne pas être là.

Et j'ai dit :

- Ça tombe bien. Mardi prochain, on va dans les mines et je ne serai pas rentré avant onze heures et demie.



Une décision qui touche au plus profond, comme dans le canyon de notre vie. Dans la Gorge-d'en-bas, à Grindelwald, en automne, le soleil n'éclaire le fond que sept minutes par jour.

Nous sommes allés voir un vieux mineur de fond. Il habitait une petite maison de briques rouges. Devant, il y avait un affaissement de terrain, comme un grand entonnoir.

– Ici, il y avait une maison, nous dit-il, en soufflant bruyamment à cause de la silicose, heureusement la nôtre tient encore debout.

Cette fatalité le faisait rire.

Les galeries, une fois exploitées, ne sont pas remblayées. Elles s'effondrent peu à peu.

Nous sommes entrés dans la maison.

Au milieu de la soirée, on a entendu en-dessous une détonation sourde et les vitres ont tremblé.

– C'est une galerie qui s'effondre?

– Non. C'est le changement d'équipe, explique le vieux mineur.

Avant de quitter le front de taille, à 1800 mètres de profondeur, l'équipe sortante prépare les mèches pour faire sauter la roche. En attendant que la nouvelle équipe arrive sur place, le gros de la poussière aura été aspiré.

Il parle lentement. Pour moi et mes camarades venus de l'extérieur, c'est une initiation à la vie de cette région minière.

Nous sommes repartis en auto. Mes amis m'ont déposé à Lille où je devais prendre le *Monji*, le tram qui relie l'agglomération. Mais quand j'ai voulu prendre mon billet, je n'avais pas assez d'argent pour arriver à destination. Alors j'ai vidé ce que j'avais et j'ai dit à l'employé :

– Vous me menez aussi loin que possible avec ça.

– Bon. Ça ira jusqu'à la Croisée-la-Roche.

De là, il restait bien cinq kilomètres. J'avais un beau chapeau qu'on m'avait donné. Il était bleu marine. J'avais un imperméable. Il faisait un sale temps avec un fort vent et de la pluie. Après un quart d'heure, j'étais trempé. Des épaules, l'eau était descendue dans le dos, le long des cuisses, des jambes, jusque dans les souliers.

En m'approchant de la maison vers minuit et demie, j'ai vu qu'il y avait encore de la lumière au salon. Il s'agissait donc de passer inaperçu. J'ai d'abord appelé les chiens qui étaient dehors. Ils connaissaient ma voix. Je les avais les trois sur moi et ils n'ont heureusement pas aboyé.

Doucement, j'ai ouvert la porte d'entrée. Il y avait des éclats de rire et une musique de jazz sortait du gramophone.

Dans le hall, au bas des escaliers, de grandes glaces me permirent de me contempler des pieds à la tête. Mon chapeau avait déteint et j'avais des traînées bleues sur le visage. On aurait dit un clown. En montant les escaliers, ça faisait tchif-tchaf dans mes souliers.

Au moment de pousser la porte de ma chambre, celle du salon s'ouvrit. C'était Jean :

– Ah, Jacky, écoute. Au point où nous en sommes, je veux te présenter à ma famille.

Je dis :

– Mais regarde dans quel état je suis. Je me sens dégouliner de partout.

Il insiste.

– Laisse-moi au moins me donner un coup de peigne.

Au salon, ils étaient bien une trentaine. Sur la table en verre, il y avait beaucoup de bouteilles vides et ils en étaient au champagne. Jean annonce :

– En l'honneur de notre ami suisse, on va ouvrir une nouvelle bouteille de champagne.

Tout ce monde était très bien habillé, les messieurs en redingote et nœud papillon, les dames en décolleté. Ça brillait, mais ils étaient tous un peu éméchés.

– Jean, ai-je glissé à son oreille. Ne va pas chercher une bouteille. Tu sais que je ne bois pas.

Il est tout de même descendu à la cave et Jeanne est allée chercher un verre. Il a fait la tournée des verres sur la table et j'ai dit :

– Ne verse pas le mien.

Alors, ce coquin, il a pris le verre rempli et il l'a donné à sa femme pour que ce soit elle qui me l'offre. Je ne pouvais plus refuser. Alors j'ai dit: *Santé, santé*. A quoi on a répondu en levant les verres à mon honneur et tout le monde a porté son verre aux lèvres. Moi, j'ai reposé le mien sur la table. Alors là, il y eut un grand silence. Même la musique s'est tue. Jean est devenu blanc de colère et il m'a dit:

– Vous, et toi spécialement, vous êtes venus en France pour apporter vos belles idées morales, mais vous n'avez aucun savoir-vivre. Vous voulez nous apprendre quoi? Tu me fais honte. Ça ne se fait pas. Si j'avais su, je ne t'aurais pas invité dans ma maison.

J'étais mal pris. En moi-même, j'ai fait une petite prière en vitesse en demandant ce qu'il fallait répondre. Alors, j'ai dit:

– Jean, et Jeanne aussi, vous savez bien pourquoi je ne bois pas. Vous pouvez le dire à votre famille, si vous voulez. Mais toi, Jean, si ton amitié sert à me faire casser un engagement que j'ai pris sincèrement, j'aime mieux me passer de ton amitié. Je regrette de vous créer des ennuis. Il vaut mieux que je parte.

Je suis sorti. Je suis monté dans ma chambre et me suis mis à faire ma valise.

Ce ne fut pas long. J'en étais au rasoir et n'avais plus qu'à fermer le couvercle quand on frappa à la porte. C'était Jean, très ennuyé:

– Excuse. On s'est emballé. Tu m'as pris de court parce que je croyais que tu accepterais quand même une goutte. Ne t'en va pas. D'ailleurs, tu voudrais aller où, à ces heures?

– Je n'aurais pas voulu déranger mes amis. Je serais allé au poste de police. Il y a des cellules pour mettre les vagabonds et les malfaiteurs. Je serais allé là, c'est tout.

Le lendemain matin, lui et Jeanne se sont à nouveau excusés et nous étions heureux de nous retrouver ensemble.

Très peu de temps après, la nouvelle s'est abattue, lourde de conséquences: le gouvernement Pinay était tombé. Ce gouvernement avait avancé de l'argent pour que des gens comme Jean puissent construire des maisons. Il n'y aurait plus de subventions, donc plus de travail.

Jean a convoqué son équipe habituelle pour parler de la situation. Il se demandait si ses ouvriers auraient des suggestions à faire. A première vue, il ne pourrait pas éviter de débaucher une partie du personnel.

En me levant, le lendemain de la réunion, j'ai regardé par la fenêtre le temps qu'il faisait et j'ai vu la Citroën 15 du patron étrangement parquée. L'arrière était sur la route tandis que l'avant, sur le trottoir, touchait le mur du jardin. Le freinage avait été brusque.

Je me suis dit: «Tiens, je me demande ce qui s'est passé.» Puis j'ai entendu un frou-frou au bas des escaliers. C'était Jeanne. Elle était dans sa robe de chambre bleue et n'avait pas l'air d'avoir dormi. Elle était en rage. Elle m'a dit:

– Jacky, vous avez vu?

– Oui. J'ai vu la voiture.

– On s'est bien moqué de vous, l'autre soir, mais en attendant, eux, au lieu de trouver des solutions à nos affaires, tout ce qu'ils ont réussi à faire hier c'est de se saouler comme des Polonais. Ils sont rentrés fins noirs.

Puis elle m'a dit:

– Est-ce que vous pouvez venir déjeuner? J'ai des choses à dire à mon mari. Je serai contente que vous soyez présent car autrement, avec sa langue bien pendue, il aura trop vite fait de me répondre.

A midi, j'étais là. Les enfants ont mangé puis on leur a demandé d'aller dans la salle de jeux. Alors, Jeanne a pu dire à Jean ce qu'elle avait sur le cœur:

– Vous avez tous été des lâches, et toi le premier. Tu aurais pu, au moins, montrer l'exemple. Toute une soirée pour rien sinon tuer l'espoir.

Il a ouvert la bouche pour essayer de répondre mais elle l'a coupé :

- Non, ne parle pas. Ne te justifie pas. Je veux d'abord finir de dire ce que je ressens. Nous qui avons amassé de l'argent par ton travail, nous traverserons cette crise sans gros problèmes, mais ceux qui n'ont pas de réserves, une fois sans travail, que vont-ils faire? Dans ta saoulerie, tu n'as pas pensé à cela, toi qui prétendais vivre pour le bien des autres. Eh bien moi, je n'accepte pas ce genre d'attitude car elle n'est pas en accord avec ma foi. Je resterai toujours ta femme, je prendrai soin des repas, du linge, de nos trois enfants. Mais je fais une sorte de vœu de pauvreté. Je vendrai la deux-chevaux et les trois chiens. Je me passerai de femme de ménage. Je ne m'achèterai plus d'habits neufs pour le moment. Tout mon temps libre, je le consacrerai aux femmes de nos ouvriers. Je suis prête à me remettre à tricoter des lainages pour leurs bébés ou à garder leurs enfants si l'une d'elles trouve du travail. Et à toi, Jean, je te propose d'aller dans l'église de notre quartier où le curé a béni notre mariage, de te mettre à genoux devant la croix et d'y rester jusqu'à ce que Dieu t'inspire. Après tu parleras, si tu veux.

Jacques s'est levé sans dire un mot. Vers cinq heures, il est revenu. Son visage était différent. Plein d'émotion, il dit à sa femme :

- Je crois que je vois clair. Tu as raison. Je vais faire des offres pour des maisons, des villas sans compter le bénéfice que je suis en droit d'attendre afin que nos prix soient les plus bas. L'essentiel est de donner du pain aux ouvriers.
Je reconvoque l'équipe pour ce soir et il n'y aura pas d'alcool.

Jeanne s'est contentée de lui dire qu'elle était émue elle aussi.

Le soir, il a annoncé son intention de se battre pour garder tout le monde. Il s'en est suivi une série de propositions. Certains ont dit qu'ils seraient prêts à aller travailler du lundi au vendredi à cinquante kilomètres si on leur assurait le transport. Quelqu'un fit remarquer que l'agriculture avait besoin de bras pour arracher la betterave. On était prêt à être moins payé, l'essentiel étant de mettre du pain sur la table.

Les jours suivants, Jean a pris contact avec des centrales agricoles et des sociétés coopératives pour trouver de l'embauche provisoire. Puis un jour, il reçut un coup de téléphone du curé d'un village voisin :

– Ecoutez, Monsieur Jean, voilà des années que les plans de notre nouvelle église sont prêts. Nous avons enfin reçu assez d'argent pour commencer les travaux. Je désire vous les confier. Quand pouvez-vous commencer?

– Cet après-midi, fut la réponse immédiate.

Quand Jean reposa le téléphone, on aurait dit qu'il avait rajeuni de quinze ans.

Depuis des années, il désirait acquérir une nouvelle grue qui permettrait de construire au-delà de trois étages. L'occasion était trouvée. Il achèterait la grue pour construire l'église et après elle resterait à la société.

Les entreprises concurrentes, mieux équipées, ne virent pas d'un très bon œil l'essor subit de celle de Jean. Elles essayèrent de le scier par la surenchère et de l'amener à investir au-delà de ses moyens. L'issue n'allait pas correspondre à leur attente.

Jean était atteint d'une maladie incurable, sans doute un cancer. Tout à la fin, il a voulu encore inviter chez lui ses amis, ses voisins et aussi ses concurrents. C'était un beau dimanche après-midi. Il leur a dit :

– C'est pour vous dire adieu. Je ne crois pas que j'en aie pour longtemps. Je n'en veux à personne. Je pars en

paix. En signe de communion entre nous et avec Dieu, je propose de chanter ensemble un chant que tout le monde connaît.

Pendant qu'ils chantaient, Jean est mort...

Jeanne a décidé de poursuivre le travail et elle est devenue le directeur de l'entreprise. Il paraît qu'à un moment donné, elle avait cinq cents ouvriers.

Inde aller et retour

En 1954, j'ai accepté une proposition de me rendre en Inde et au Sri Lanka avec une équipe d'une cinquantaine de personnes. Nous véhiculions trois pièces de théâtre, moyen nouveau de présenter un message. J'étais parmi les machinistes.

Mon ami Jules Rochat qui, avec sa femme Marguerite, avait été missionnaire aux Indes, a désiré me voir avant mon départ. Il m'a parlé de la façon de croire et de vivre de ce peuple, de son fatalisme aussi. Cela m'a permis de m'intégrer plus facilement dans son rythme de vie et dans ses habitudes. En me quittant, Jules m'a dit malicieusement :

— J'ai un petit cadeau à te faire. Voici les sandales et le casque colonial que je portais aux Indes. Prends-les. Je serai heureux de penser que ce sera toi qui les utiliseras comme celui qui poursuis le travail que nous avons entrepris, mais à ta façon. Et tu verras aussi que l'anglais que tu as appris te sera utile...

Quand j'avais vingt ans, Jules Rochat m'avait fait passer un examen psychotechnique pour mesurer mes aptitudes.

— Tes muscles sont bien développés, m'avait-il dit en conclusion, mais il faudra aussi développer ça, avait-il ajouté en se tapant le front. Je donne des leçons d'anglais et un nouveau cours commence mardi prochain. Rejoins-nous.

J'avais éclaté de rire et lui avais répondu pour le taquiner :
– Cela me sera très utile pour sortir les fumiers chez Paul Porchet.

J'avais pourtant suivi son cours et, à mon grand étonnement, j'avais croché. Et voilà que cela même prenait son sens.

En Inde, notre équipe a présenté un de nos spectacles dans les plantations de thé des Nilgereese. Le maharaja et la maharani de Mysore étaient dans l'assistance. A la fin de la représentation, ils ont salué les acteurs puis ils sont montés sur scène pour remercier ceux qui avaient travaillé dans les coulisses et monté les décors.

Je me sentais proche des gens simples et pauvres. Pendant une période, nous avons habité dans une maison qu'on nous avait prêtée avec tout son personnel. Chaque jour, une femme de la caste des intouchables nettoyait la salle de bains et les WC. Ce genre de travail était réservé à ceux de sa caste. Avec l'aide de Tom, le chef des boys, qui me servait d'interprète, j'ai demandé à cette femme si elle serait heureuse de recevoir une photo d'elle-même. En vaquant dans la maison, elle regardait toujours par terre mais, quand j'ai pris mon appareil, elle s'est redressée, fière comme une princesse. Et quand je lui ai remis la photo, j'ai eu beaucoup de peine à l'empêcher de me baiser les pieds. Après cela, elle osa me regarder quand je la saluais.

Malheureusement, après quelques mois, je suis tombé malade. En plus d'amibes, j'avais attrapé des trichocéphales, un peu de malaria et une sorte de maladie du sommeil. J'ai dû rentrer en Europe pour me refaire une santé.

Pendant tout mon séjour, j'avais porté le casque de Jules Rochat. Il avait été utile pour me protéger non seulement du soleil mais aussi des serpents qui se mettent à l'affût dans les arbres. Symbole d'une époque révolue, le casque colonial

était encore largement porté par les blancs. Il était aussi un objet de convoitise parmi les autochtones. En partant, j'ai remis le mien à un des boys. C'est comme si je lui avais donné la lune.

Je regrettais de quitter cet immense pays où je trouvais les gens si attachants. Alors que le paquebot s'éloignait lentement de la côte, il me semblait entendre encore leurs mélodies plaintives qui m'étaient devenues peu à peu familières. Parmi les nombreuses analyses médicales qu'on me fit au retour, on procéda à une encéphalographie gazeuse. En examinant les résultats, le médecin me demanda si je n'avais jamais eu de crise d'épilepsie. Je lui dis que non. Il en déduisit que je ne buvais pas car il avait décelé en moi une nette tendance à cette maladie qui est stimulée par l'absorption d'alcool. Il me conseilla vivement de ne jamais en boire. Moi qui avais cessé de boire pour aider mon père, j'apprenais que je m'étais aidé moi-même. Quelle étonnante découverte.

Lors de mes crises, je pouvais dormir trente-quatre heures d'affilée. Une fois ce fut même cinquante-quatre heures. Je transpirais énormément sans avoir de fièvre. A mon réveil, je me sentais vidé de toute force. Il fallait remettre mon métabolisme en route et le médecin me proposa de retourner à la campagne.

Je suis allé trouver mon ancien patron Paul Porchet et je lui ai dit :

— Je suis si faible que je ne suis pas sûr que mon travail suffira à mon entretien.

Il m'a regardé et m'a répondu :

— Je te connais. Tu n'es pas un tire-au-flanc. Tu peux venir.

Petit à petit, mes forces et mon endurance sont revenues mais ma concentration n'était pas bonne. Je devais écourter mes descentes pour achats en ville tellement la tête me

tournait. Le trafic m'obsédait. De retour à la campagne, je retrouvais mon calme et mon équilibre.

Peu à peu, il m'apparut clairement que je ne pourrais plus vivre dans le centre international de Caux. Avec une santé qui fonctionnait par à-coups et des accès de sommeil prolongé, je ne pouvais pas non plus m'engager chez un patron. Je choisis donc de devenir jardinier indépendant. J'ai dû apprendre cette profession sur le tas, en bouquinant, en demandant conseil à des professionnels et surtout en observant les règles de la nature.

J'avais appris beaucoup de choses chez Paul Porchet. Il m'avait envoyé suivre des cours de taille et, pendant plusieurs années, c'est moi qui taillais les arbres du verger.

Je pouvais reconnaître une bonne terre riche et savais quoi faire pour améliorer une terre pauvre. Je connaissais l'art de semer le persil aussi bien que le blé...

Très vite, j'eus une quinzaine de propriétés à entretenir. L'une contenait une cinquantaine d'arbres fruitiers, sans compter les petits fruits. Une autre, des centaines de fleurs différentes. Au bord du lac, j'ai planté des kiwis qui après quatre années ont produit huit cents fruits succulents. En tout, j'avais quelque six cents mètres de haies à tailler et, l'hiver, quand il fallait abattre des arbres vieux ou malades, je retrouvais mon métier de bûcheron.

Une de mes clientes avait deux cents rosiers, mais les fleurs étaient devenues petites. Je les ai rabattus à ras le sol jusqu'à la greffe. La propriétaire s'est affolée et m'a dit :

– Jamais ils ne repousseront.

– Ne vous en faites pas, Madame.

Et en effet, huit semaines plus tard, elle m'a dit :

– Je me suis trompée. Mes roses sont redevenues aussi belles qu'au début de la plantation.

Un jour que je travaillais dans une petite propriété, le voisin, un médecin-dentiste, se bronzait comme d'habitude au bord

de sa piscine. On se connaissait et on se saluait de loin. Mais ce jour-là, il écarta la haie de jeunes thuyas et me dit :

– J'ai besoin d'un jardinier. Voudriez-vous venir chez moi ?

– Ce n'est malheureusement pas possible. J'ai déjà plus que je n'en peux faire.

– Et combien vous paient-ils à l'heure ?

Quand il eut entendu ma réponse, il ajouta :

– Eh bien, c'est simple. Lâchez ceux-ci et je vous donne vingt pour cent de plus.

J'aurais trouvé moche de faire ce coup à mes clients et je cherchais comment le lui dire quand il reprit :

– Je peux même monter à vingt-cinq pour cent.

– Non, ce n'est pas ça. Si j'accepte votre proposition, quand je croiserai vos voisins dans la rue, je n'oserai plus les regarder en face. Et puis je ne suis pas à vendre comme un poireau au marché.

– Alors l'argent ne vous intéresse pas ?

– Bien sûr, mais l'argent propre.

– Ah bon.

Et les thuyas ont repris leur place, comme un rideau qui se ferme.

La droiture et la franchise peuvent parfois choquer mais, en général, j'ai remarqué que la simple honnêteté, vécue chaque jour, crée la confiance tout en simplifiant la vie.

Une de mes clientes habitait une villa qui renfermait des objets d'art et de l'argenterie. Une nuit, alors qu'elle était en vacances, des voleurs se sont introduits chez elle et sont repartis avec un beau butin. Depuis vingt-six ans que je travaillais là, on me confiait la clé de la propriété. Or, ni les enquêteurs, ni la police, ne m'ont interrogé. Le jardinier était manifestement au-dessus de tout soupçon.

Adieu Maman

Quand mon père dut être hospitalisé puis confiné pour huit mois dans un établissement de désintoxication, Maman s'était retrouvée seule. Cela lui avait fait un gros coup. Parce qu'elle l'aimait son Ernest. J'ai vu qu'elle déclinait et qu'elle se nourrissait mal. Alors je lui ai proposé de venir habiter avec elle. Elle me ferait à manger et aurait ma compagnie à la maison. C'est à ce moment-là que j'ai quitté Madame Favrat et son beau-fils Paul Pochet et que j'ai commencé à travailler dans les jardins.

Maman craignait le retour de mon père. Quand nous lui rendions visite, il nous parlait avec amertume. Il était persuadé que c'était la faute de sa femme et de son fils s'il se trouvait enrhumé. Le jour où il est rentré, il était éméché, parlait fort et donnait des coups de poing sur la table et contre les parois. Il se braqua devant moi et cria :

– Je suis chez moi. Le bail à loyer est à mon nom. Je ne t'ai pas invité ici. Demain tu pars.

C'est alors que, de sa voix douce, mais ferme, Maman lui a répliqué :

– Si Jacky doit partir, je pars avec lui. Que décides-tu ?

Il est resté interloqué et est parti se coucher. Je suis resté.

Peu de temps après la mort de mon père, Maman m'a dit :

– Je ne sais pas combien d'années de vie me seront encore accordées mais, ce qui est sûr, c'est que je commence

mes grandes vacances. C'est si agréable de ne pas être continuellement en souci, de se sentir en sécurité, de pouvoir dire tout ce que je ressens, de laisser éclater le bonheur quand il vient me trouver.

Nous avons pu recevoir des amis, ce qui n'avait jamais été possible jusqu'ici.

En octobre, quand le gros des travaux de jardin est accompli, je prenais mes vacances. Nous partions ensemble à la montagne. Elle me fit découvrir l'Engadine, cette grande vallée des Grisons où les villages sont formés de maisons serrées les unes contre les autres comme pour mieux affronter la rudesse du climat. Les peuples montagnards qui l'habitent ont su utiliser les longs mois d'hiver pour former une chorale, faire du théâtre ou de la sculpture sur bois.

Nous avons été successivement dans le Valais, en Suisse primitive, dans l'Oberland bernois. Pendant les vacances, j'interdisais à Maman de peler une pomme de terre ou d'essuyer la vaisselle :

– Tu le fais toute l'année pour moi. Maintenant ce sont tes vacances.

Elle le racontait à tout le monde :

– Ce diable de gamin, il ne veut même pas que je fasse la cuisine, alors que je n'ai rien à faire

Elle était infatigable. A 75 ans, elle pouvait faire une marche de huit heures et arriver à la cuisine le lendemain matin à six heures et demie alors que je mettais en route le potager à bois :

– Tu as vu, le ciel est magnifique. Où va-t-on aujourd'hui ?

– Nous ferons le tour de nos coins à chanterelles. Cela fera quatre petites heures.

Rentrés à Lausanne, nous projetions nos diapositives et elle faisait sans cesse des commentaires. Nous refaisions toutes les courses... sans la transpiration.

En 1978, ses forces déclinaient. Après nos vacances traditionnelles, elle me confia qu'avant de partir, elle avait



Parfois, la mort peut paraître comme une paroi infranchissable mais, par derrière, jaillit une lumière qui efface toute ombre et ne s'éteint jamais.

remarqué une petite boule, grosse comme une noisette, près du pli de l'aine. A fin septembre, elle avait pris la grosseur d'une noix :

- Je n'ai pas voulu t'en parler avant de partir car tu m'aurais obligée à aller voir le médecin et nous risquions de ne pas avoir de vacances.

Le docteur n'était pas du tout content. Trois jours plus tard, elle était sur la table d'opération. C'était cancéreux. La matrice était atteinte et en plus un rein ne fonctionnait plus. Il fallut les enlever.

Elle n'avait jamais été malade et les médecins se sont étonnés qu'à son âge, elle n'ait jamais dû être hospitalisée. Elle leur dit :

- Je ne suis allée à l'hôpital qu'une seule fois, c'était à la maternité en 1925 pour accoucher de mon fils. Mais ce n'était pas une maladie.

Elle reprit des forces. Nous avons pu à nouveau entreprendre de belles promenades pas trop pénibles. On s'arrêtait souvent pour admirer le paysage.

A cette époque, je possédais une camionnette deux-chevaux. On allait souvent faire des tours. Elle appréciait la neige fraîchement tombée qui lui rappelait ses hivers de jeunesse. Mais elle avait tout de même un peu peur qu'on reste pris dans une congère.

Elle était soumise à des contrôles réguliers. En 1981, elle dut subir une série de rayons. A la fin, quand je l'accompagnais à la consultation, les gardes devaient la soutenir des deux côtés pour lui permettre de faire quelques pas. Mais cette radiothérapie lui a prolongé la vie de trois ans.

Un peu plus tard, elle m'a demandé :

- Pourrais-tu me garder ici et me soigner à la maison? Je suis bientôt au bout. Ce sera la fin naturelle de ma vie mais je n'aimerais pas aller à l'hôpital. A quoi bon me mettre des tuyaux partout pour pousser la vie de quelques jours?

– Oui, Maman. Je serai très heureux de m’occuper de toi. Souvent je lui demandais ce qu’elle désirait manger.

– Du gâteau aux pommes.

J’allais l’appeler quand le gâteau était devenu tiède et croustillant. Alors elle me disait.

– Excuse-moi. Je n’en ai plus envie.

Elle réagissait de la même manière devant une bonne soupe composée de divers légumes.

Elle s’affaiblissait. Un jour, elle ne put plus rien avaler, ni même du liquide. Sur le conseil d’une infirmière, je lui fis poser une perfusion pour qu’elle n’ait pas soif. Trois jours après, elle est morte.

Texte que j'ai envoyé à ceux qui m'ont exprimé leur sympathie.

En vous envoyant une de ces formules qu'on peut aisément faire imprimer, j'aurais été poli et reconnaissant. Cela aurait également été plus facile. Je préfère vous faire partager certains faits et sentiments que j'ai vécus avec Maman les derniers jours.

Avec une petite attaque il y a une année et quelques synco-pes depuis, je pensais que le fil qui retenait Maman à la vie casserait facilement, surtout à cause de sa faiblesse. Avec ses 35 kilos, elle dormait bien ses vingt heures par jour. Je me suis trompé. Sapristi. La vie, c'est diablement solide.

M'étant occupé durant plusieurs années d'un remonte-pente, j'ai appris à connaître la texture d'un câble. La partie centrale se nomme l'âme. Autour d'elle, les fils d'acier sont tressés en torons et ceux-ci sont enroulés, torsadés autour du cœur, l'âme. Sans âme, le câble s'aplatirait sous l'effort en passant dans les poulies et il deviendrait inutilisable. Il perdrait sa fonction. Et sans les torons, l'âme ne pourrait pas supporter les tonnes de traction. C'est ensemble qu'ils sont forts. Quand les torons s'abîment, l'âme se rompt. Avec Maman, c'est l'enveloppe qui a lâché. Paisiblement, Dieu a repris son âme.

Une semaine avant sa mort, je lui lavais le visage.

- Alors, cette fois, tu attendras que je te rince les yeux, pas que tu me dises que je t'ai mis du savon dedans. Et puis, tu sais, comme ça tu as l'air tellement sage...

Elle les ouvre, me regarde bien en face et tranquillement me demande:

- Aimerais-tu que je les ferme pour toujours?
- J'aime ta question franche, Maman. Pour moi, non,

parce que je t'aime. Pour toi, oui. J'espère que Dieu te les fermera bientôt afin que tu ne souffres pas trop. Avec sa voix qui déjà était partiellement effacée, elle m'a chuchoté, persuadée :

– Ne t'en fais pas, je crois que c'est dans son intention.

Le samedi, elle ne pouvait plus avaler de liquide. Pour essayer de l'encourager, je lui ai dit :

– J'ai l'impression de donner à boire à un poussin.

Elle a levé le doigt et a soufflé :

– Poussine.

Tout au long de l'approche de ce seuil qu'on appelle la mort, j'avais la certitude d'une rencontre inoubliable et immortelle entre elle et son Père. J'ai ressenti la puissance de l'amour que Dieu a pour chacun de nous. Cette certitude m'a aidé à supporter la peine de cette séparation. Ces jours et ces nuits où j'ai accepté de la veiller et de la soigner ont été pour moi une chance inouïe.

Le mercredi après-midi, elle a vécu quelques heures de parfaite lucidité, les yeux grand ouverts.

– Maman, il me semble voir Dieu, comme assis sur le banc, devant sa maison, les bras grand ouverts pour t'accueillir.

Comme elle ne pouvait plus parler, elle a baissé trois fois les paupières pour dire oui. C'était notre code de communication. Son visage, pourtant déjà un peu raide, est devenu rayonnant.

Son souffle a baissé d'intensité et de cadence. Par minute, dix fois, huit, sept... Puis elle n'a pas repris son souffle. C'était donc fini. Aussi simple que ça. Comme un sommeil. Comme une mèche qui n'a plus de cire.

Quand elle est née, elle a dû grimacer et pleurer. Pour mourir, cela n'a même pas été nécessaire. Et sa paix intérieure s'est comme figée dans la mort.

Deux ouvriers yougoslaves, mes aides du samedi, sont venus au centre funéraire. « Elle est si paisible qu'on dirait qu'elle dort. »

J'ai été témoin de ce mystère. Il fait partie de l'intention de Dieu pour l'homme. C'est sa victoire. Ce mystère, j'ai eu la chance de le voir s'accomplir, presque au ralenti, comme pour mieux le comprendre. Il me semble avoir grandi.

Des gens me disent: «Que c'est triste». Ce serait triste si elle était morte sans la foi. «Vous voilà tout seul». Ce n'est pas aujourd'hui que je le découvre. Maman me disait:

– Ton avantage, c'est de penser aux autres. Tu ne seras jamais seul.

Il y a quelques jours, j'essayais de répondre aux nombreuses questions d'une fillette de sept ans:

– Pourquoi as-tu du chagrin puisque ta maman est au ciel?

Pries-tu? Oh, tu as les yeux comme si tu avais pleuré. J'ai cru que c'était seulement les enfants qui pleuraient.

Je lui réponds que, malheureusement, les grands vont souvent se cacher pour pleurer. Avant de partir en sautillant, elle me lance sa conclusion:

– Alors tu es un vieux avec un cœur d'enfant. Salut.

Si je veux interpréter cette phrase prononcée à l'automne de ma vie, cela donne: essayer de penser aux autres avec la sensibilité d'un cœur d'enfant. Un défi et une forme de vie que j'accepte.

C'était l'automne de sa vie,
C'est au printemps qu'elle est partie.
Symbole de la vie nouvelle
Et éternelle.

Un tas de beau monde

Au cours des siècles, l'homme a récolté beaucoup d'enseignements grâce aux marais, aux tourbières et aux étangs. Dans le nord de l'Europe, des immenses étendues de forêts ont été anéanties par un champignon comestible, l'armillaire. Jusqu'ici, les efforts des spécialistes pour combattre ce champignon n'ont pas réussi à avoir raison de ses filaments qui s'infiltrent dans le bois. Il s'attaque aux racines et remonte jusque dans les branches. L'arbre se pourrit, tombe et devient tourbe. Des décennies plus tard, de nouvelles graines redonneront une forêt. Puis l'armillaire reviendra. C'est le cycle. Tout dernièrement, chez une de mes clientes, on a dû abattre un grand bouleau atteint de ce parasite.

Avec le cancer, j'ai compris qu'il en est de même. Les méthodes actuelles peuvent faire reculer le mal, le guérir pour un temps mais, en général, ce n'est qu'un répit et il faut rester aux aguets.

En moi, la nouvelle a produit une onde de choc profonde. Quand j'ai appris que j'avais un cancer de la prostate, je me suis senti condamné à des souffrances, peut-être à une mort prochaine, en tout cas condamné à vivre avec.

Je me suis vu dans une prison. De tous côtés, j'étais entouré de murs épais. Un silence pesant. Une lumière diffuse. Une porte venant de l'extérieur donnait sur le hall d'entrée. Tout

au fond d'un corridor étroit et sombre, il y avait une autre porte qui n'avait de poignée que d'un côté. Une fois passée cette porte, il n'y avait plus de retour. Par laquelle des deux allais-je devoir passer? Déjà le ciel bleu me faisait mal à voir tout comme le sautilllement d'un enfant ou le sourire insouciant d'une jeune femme.

J'ai pu ressentir ce par quoi doivent passer les condamnés à mort. J'ai pu comprendre ceux qui prennent un révolver ou quelque autre moyen expéditif pour tenter de résoudre d'un seul coup tous leurs problèmes. Et ceux qui font téléphone sur téléphone pour crier leur désarroi ou qui mettent de la musique à tue-tête pour ne plus penser.

Une autre attitude consiste à se laisser couler. A faire des excès en tous genres sans égards pour sa santé. Alors l'ennemi est tout heureux de prendre possession des lieux. Pour les autres, on est mort d'un cancer, c'est triste et noble. En fait, on meurt surtout par lâcheté.

J'ai choisi une troisième voie en acceptant dans ma chair ce compagnon sournois et imprévisible. J'ai voulu apprendre à vivre avec lui pour reculer sa progression, peut-être même m'en guérir.

Tout d'abord, j'ai pleuré sur mon sort misérable. Il me semblait que je marchais avec des semelles de plomb en portant une hotte pleine de terre mouillée. Mais de quoi avais-je vraiment peur? De mourir, de souffrir ou de vivre journellement avec cette maladie? Enfin, j'ai déposé ma hotte. J'ai accepté de mourir plus tôt que prévu et, en attendant, de vivre non pas dans une acceptation passive mais en restant ouvert aux autres.

Ayant dû faire face à la mort, je désire mieux vivre, vivre plus intensément. Je me suis rapproché de Dieu. Si ma vie peut être comparée à une ascension, j'ai lâché prise pour un moment, mais le piton d'acier planté dans la paroi a tenu. La foi n'est pas une utopie. Elle m'a permis de me ressaisir.

Ont commencé alors les séries de rayons. Chaque semaine, je me sentais plus faible et j'ai compris par quoi Maman avait passé. Après la cure, petit à petit, mes forces sont revenues. Lors d'une première opération, endormi partiellement avec la péridurale, j'ai pu observer ce qui se passait et c'était passionnant. J'ai aussi prié pour le chirurgien car il n'aurait pas fallu qu'il éternue au mauvais moment. Puis j'ai arrêté net de prier: Dieu était là, au dedans et au dehors, comme quelqu'un que j'aime et qui se trouve à mon côté. Il me suffisait de dire merci. Je sentais aussi les pensées et les prières de beaucoup d'amis. Dans cette petite salle d'opération, cela faisait un tas de beau monde.

En 91, j'ai dû subir une seconde opération. C'était la semaine de Pâques. Un culte avec sainte cène était célébré. Je m'y suis rendu péniblement, soutenu par un autre malade.

J'en attendais beaucoup mais le service m'a laissé indifférent. Je suis retourné dans mon lit et c'est alors qu'est survenu un moment qui m'a marqué. J'étais entièrement paisible et j'ai entendu, comme dans le creux de l'oreille:

– Tu as toujours la vie. Je suis là malgré ta faiblesse. Ta raison de vivre est d'exprimer ta dépendance de moi.

Alors que j'étais tenté de me laisser couler, il y avait une telle intensité et une telle affection dans ces paroles que je les ai reçues comme une potion vitaminée. J'ai retrouvé l'espoir. Auparavant, je parlais volontiers de la force et de l'amour de Dieu. Depuis cet instant inoubliable, je parle aussi de la tendresse du Père.

Ce printemps, ni mon médecin, ni mon chiropraticien n'arrivaient à bout de douleurs vives dans une jambe. Une scintigraphie (quelle merveilleuse machine) a révélé un cancer des os. Arrêt immédiat de travailler. Interdiction de soulever plus que quatre ou cinq kilos au maximum.

Dans ma prière, j'ai dit: «Maintenant j'ai mûri. Je ne veux

pas me révolter. Evidemment, ça ne m'enchanté pas mais, si c'est ta volonté, je l'accepte car je sais que tu m'aimes. »

Et voici cette brave Camélia qui habite dans ma maison. C'est une Française de sang mélangé. Elle a un beau teint basané, de superbes cheveux noirs, des yeux aussi tout noirs et elle est très belle de corps. Elle s'habille avec des grands, grands décolletés et se sent parfaitement libérée.

Un jour, elle arrive devant les boîtes aux lettres, au moment où trois ou quatre locataires viennent retirer leur courrier. Elle retient d'une main le haut de sa robe de chambre alors que flotte le bas :

– Oh, excusez! Je ne sais plus où j'ai mis la ceinture, mais vous n'avez pas besoin de regarder.

Elle ouvre sa boîte avec les deux mains puis elle repart sans vergogne.

Plusieurs fois, elle m'a invité à venir boire une tasse de café chez elle car, disait-elle, elle me trouvait très sympathique. Mais comme elle change souvent de compagnon et que le café n'est sans doute qu'une entrée en matière, je n'y suis jamais allé.

Récemment, elle a été absente pendant deux ou trois mois et je me suis dit qu'elle avait déménagé: « Bon, ça en fait une de moins. » Parce qu'il y a deux dames comme ça dans ma maison.

L'autre jour, elle était de nouveau là. Elle tenait un tournevis minable et une toute petite tenaille. Elle me dit :

– Oh, Monsieur Henry, écoutez. Je suis en train de déménager. Vous pourriez m'aider parce que j'ai perdu la clé de ma cave et je veux faire sauter la serrure.

– Mais vous savez, Madame, depuis qu'on s'est vu la dernière fois, je suis enquiné parce que je n'ai plus le droit de travailler.

– Oh? Et qu'est-ce que vous avez?

– J'ai le cancer des os et je ne peux presque plus rien faire avec cette main.

– Mais alors, je regrette beaucoup.

J'y fais :

– Merci.

– Et puis, comment ça se fait-il que vous n'ayez pas l'air triste ? Vous n'êtes pas oppressé par cette chose ?

Moi je n'y avais pas réfléchi et je lui dis :

– Vous savez, je crois que c'est un peu ma croix d'avoir le cancer, alors j'ai accepté. Et je ne l'ai pas accepté moitié-moitié, sinon ce ne serait pas seulement moi qui serais enquiné mais j'enquinerais les autres. J'ai accepté complètement et cela me rend libre.

Pendant ce temps, la concierge lavait les vitres de l'entrée de l'immeuble et elle entendait notre conversation. Elle a des enfants et le dernier est infirme moteur-cérébral. A cinq ans, il bave toujours, il sait tout juste marcher et il fait pipi dans ses culottes. Alors j'ai dit :

– Vous voyez la concierge, elle aussi a sa croix. Pourtant elle ne se plaint jamais et je trouve cela remarquable.

La concierge s'est contentée de sourire et elle est partie travailler ailleurs.

La Française est descendue quelques marches d'escalier pour aller chez elle. Puis elle se retourne et, mettant sa main sur son grand décolleté, elle me dit intensément :

– Monsieur Henry, sachez que je prierai pour vous.

Ben, ça m'en a foutu un coup que le mot prière vienne dans la bouche de cette femme...

Quelquefois, j'ai une forte impulsion à parler de choses essentielles plutôt que de banalités, même avec des inconnus.

Le téléphone sonne. Une voix de femme s'exprime avec aisance et rapidité. Elle me fait l'article pour mes armoiries de famille. Je l'informe que mon oncle, qui fait de la peinture

rustique, me les a déjà offertes. Elle n'écoute pas et poursuit sans discontinuer :

- Sûrement, vous aimeriez permettre à vos enfants de connaître leurs origines.
- Je n'ai pas de descendants et ma branche des Henry s'éteindra avec moi.
- Pourtant, insiste-t-elle, vous me donnez l'impression d'avoir une voix relativement jeune...

Ça suffit! Je vais lui parler de choses plus importantes. Si cela lui casse les pieds, elle pourra toujours raccrocher. Je la coupe dans sa phrase :

- Non. J'ai 68 ans et je suis atteint d'une maladie plutôt grave, le cancer des os. Je ne sais même pas combien de temps j'en ai encore à vivre.
- Je le regrette infiniment... Vous connaissez les livres sur la pensée positive? Cela vous aiderait à avoir une bonne attitude vis-à-vis des difficultés.
- Oui, on m'en a donné quelques-uns mais je m'en suis lassé après une cinquantaine de pages. Voyez-vous, ma foi en Dieu, bien enracinée, m'apporte davantage. Au lieu d'être simplement positif pour moi-même, je peux encore vivre pour les autres. En plus, j'ai appris à ne plus avoir peur de la mort.

Il y a une pause et vient son commentaire :

- Votre histoire est des plus intéressantes.
- Vous savez, cela ne m'est pas descendu dessus comme la rosée du matin. Quand j'ai eu mon premier cancer en 88, j'ai réagi contre Dieu. En 90, après une deuxième opération, je me suis vu sur une pente glissante qui aboutissait, trois mètres plus loin, à une fosse ouverte. Je n'avais qu'à me laisser couler pour me retrouver au fond du trou. A ce moment-là, Dieu m'a soufflé : « Mais, je suis là. » Il y avait une telle affection, une telle tendresse dans cette toute petite phrase que j'ai dit : « Pardon, Seigneur, de ne penser qu'à moi. » Et après un moment, j'ai ajouté :

«C'est entendu, je lutterai jusqu'au bout.» En 1993, j'ai eu une nouvelle attaque du cancer mais cette fois, dans ma prière, j'ai dit: «Je ne me révolterai pas parce que je sais que tu m'aimes.»

Pendant tout ce temps, elle n'avait pas raccroché. Elle m'a paru toute émue au bout du fil:

- Monsieur, c'est une expérience profonde et magnifique. Avec une telle attitude, vous pouvez retarder l'avance de votre mal.
- Je l'espère beaucoup parce que j'ai encore bien des gens avec qui j'aimerais m'entretenir.

Et il n'a plus été question d'armoiries.

Ainsi va la vie. Un jour, on se sent mieux, un autre, moins bien.

Je n'ai qu'un seul souhait. C'est celui qu'exprimait, je ne sais plus où, un prêtre dont j'ai oublié le nom:

- J'aimerais que la mort me surprenne vivant.

Table des Matières

Enfant par hasard	5
Maman	17
Je travaille	25
René	33
Mon père	43
Pour un monde nouveau	59
Inde aller et retour	71
Adieu maman	79
Un tas de beau monde	87

Le présent ouvrage publié
par Caux Edition
achève de s'imprimer en
octobre 1993
sur les presses de l'Atelier Grand SA,
imprimeurs-éditeurs
au Mont-sur-Lausanne (Suisse)

enfant par hasard

Ceux qui ont approché Jacques Henry connaissent son talent de conteur. Ils le reconnaîtront dans ce récit peuplé de tant de monde: ses parents retrouvés, le couple d'instituteur chez qui il est placé, le paysan qui l'engage à quatorze ans, puis René et tant d'autres, sans oublier les voisins, la concierge et les propriétaires de villas chez qui Jacky travaille comme jardinier.

Lorsque le cancer se déclare, c'est d'abord la révolte. Puis la foi forgée au fil des épreuves prend le dessus et il s'étonne de tout ce que Dieu lui a donné.

Jacques Henry a l'œil du peintre dans les clichés qu'il tire des montagnes. Il a la fibre du poète pour exprimer en vers ses affections les plus profondes.

Portrait d'un homme attachant. Histoire d'une vie mal emmanchée selon la norme, qui dévoile des richesses incomparables.

Couverture: vue automnale de la Dent de Lys vers le Sud. A gauche, le Grand et le Petit Muveran avec, au bout de la chaîne, les Dents de Morcle. Au milieu, les deux Tours d'Aï devant le glacier du Trient et, tout en arrière, les Grandes Jorasses, les Drus et le Mont Blanc dont on aperçoit le sommet derrière les Dents du Midi. Tout à droite, les Rochers de Naye. (Photo: Jacques Henry)